

Alphée de Méroba, Chalem et Joseph de Capharnaüm

Table des matières

Alphée de Méroba, Chalem et Joseph de Capharnaüm.....	1
Joseph de Capharnaüm.....	3
EMV 266 – Jésus promet de travailler pour une petite vieille et son enfant	3
EMV 267 – Jésus travaille comme menuisier chez la veuve.....	4
EMV 268 – Joseph veut rester une journée avec Jésus. Leçon sur la charité.....	9
EMV 269 – Adieu à la veuve.....	19
Chalem.....	19
EMV 583 – Chalem demande à Jésus de mourir.....	19
EMV 584 – Guérison de Chalem	25
Alphée de Méroba	35
EMV 449 – Le petit Alphée mal aimé de sa mère	35
EMV 450 – Sarah d’Aphéqua demande la garde de l’enfant.....	42
EMV 451 – Leçon sur la famille	45
EMV 452 – Alphée joue avec d’autres enfants et reste avec le groupe apostolique	50
EMV 454 – Alphée évolue sereinement avec les disciples. La méchanceté de Judas et l’insistance de Sarah d’Aphéca.....	50
EMV 456 – Avertissement à Sarah d’Apéhqa	55
EMV 457 – Sarah d’Aphéqa devient disciple et ira vivre à Capharnaüm.....	58
EMV 460 – Jésus attend que la mère d’Alphée vienne chercher son enfant	59
EMV 465 – Jésus avertit quelqu’un de Capharnaüm que Sarah d’Aphéca, Alphée et ses frères viendront ici.....	60
EMV 490 – Jésus prend des nouvelles de Sarah d’Aphéqa.....	60
EMV 577 – Mort de la mère d’Alphée	61

Joseph de Capharnaüm

EMV 266 – Jésus promet de travailler pour une petite vieille et son enfant

266.2 Jésus écoute attentivement une pauvre veuve lui parler en pleurant de la mort imprévue de son mari menuisier, survenue quelques jours plus tôt à son établi :

« J'ai accouru pour te chercher ici, et toute la parenté du mort m'a accusée d'être inconvenante et dure de cœur, et maintenant elle me maudit. Mais moi, j'étais venue parce que je sais que tu ressuscites et je sais que, si j'avais pu te trouver, mon mari serait ressuscité. Mais tu n'étais pas là... Cela fait maintenant deux semaines qu'il est au tombeau... et moi, je reste avec cinq enfants... Sa famille me déteste et ne m'aide pas. J'ai des oliviers et des vignes. Pas beaucoup, mais ils me donneraient du pain pour l'hiver si je pouvais les garder jusqu'à la récolte. Mais je n'ai pas d'argent car, depuis quelque temps, mon mari n'était pas en bonne santé. Il travaillait peu et, pour se soutenir, il ne mangeait et buvait que trop. Il disait que le vin lui faisait du bien... au contraire, il a fait le double mal de le tuer et de dissiper nos économies déjà réduites par son peu de travail. Il allait finir un char et un coffre, et avait mis en chantier deux lits, des étagères et des tables. Mais maintenant... Rien n'est fini, et mon fils n'a pas encore huit ans. Je vais perdre l'argent... Je devrai vendre l'outillage, le bois. Le char et le coffre, je ne peux même pas les vendre tels quels, bien qu'ils soient presque terminés, et je devrai les céder comme bois de chauffage. Et l'argent ne suffira pas car nous sommes sept : ma mère âgée et malade, mes cinq enfants et moi... Je vendrai le vignoble et les oliviers... Mais tu sais comme est le monde... Il étouffe ceux qui sont dans le besoin. Dis-moi, que dois-je faire ? Je voulais garder l'établi et les outils pour mon fils qui connaît déjà quelques notions sur le bois... Je voulais garder la terre pour vivre, et pour doter mes filles... »

Jésus est en train d'écouter tout cela quand un remue-ménage parmi les gens l'avertit qu'il se passe quelque chose de nouveau. Il se retourne et voit trois hommes qui se fraient un chemin dans la foule. Il se tourne de nouveau pour parler à la veuve :

« Où habites-tu ? »

– A Chorazeïn, près du chemin qui mène à la fontaine chaude. Une maison basse entre deux figuiers.

– C'est bien. Je viendrai finir le char et le coffre, et tu les vendras à ceux qui les ont commandés. Attends-moi demain à l'aurore.

– Toi ! Toi, travailler pour moi ! »

L'étonnement suffoque la femme.

« Je reprendrai mon travail et je te donnerai la paix. En même temps, je donnerai une leçon de charité aux habitants sans cœur de Chorazeïn.

– Oh oui ! Sans cœur ! Si encore il y avait eu le vieil Isaac ! Il ne m'aurait pas laissée mourir de faim. Mais il est retourné auprès d'Abraham...

– Ne pleure pas. Repars tranquille. Voilà ce dont tu as besoin pour aujourd'hui. Demain, je viendrai. Va en paix. »

La femme se prosterne pour baiser son vêtement et s'en va plus tranquille.

EMV 267 – Jésus travaille comme menuisier chez la veuve

267.1 Jésus travaille de bon cœur dans un établi de menuisier. Il est en train de finir une roue.

Un enfant, maigrichon et triste, l'aide en lui apportant une chose ou l'autre. Manahen, témoin inutile mais admirateur, est assis sur un banc près du mur.

Jésus a enlevé son beau vêtement de lin et en a revêtu un foncé qui, n'étant pas le sien, lui arrive à mi-jambes. C'est un habit de travail, propre mais ravaudé, sans doute celui du menuisier mort. Jésus encourage l'enfant par des sourires et de bonnes paroles, et il lui apprend comment faire pour amener la colle au point juste, pour faire briller les parois du coffre.

« Tu as vite fait de le finir, Maître, dit Manahen en se levant et en passant le doigt sur les moulures du coffre terminé que l'enfant fait briller avec un liquide.

– Il était presque fini...

– Je voudrais bien avoir ce travail fait de tes mains, mais l'acheteur est déjà venu, et il semble avoir des droits... Tu l'as déçu. Il espérait pouvoir tout prendre pour compenser les quelques deniers qu'il avait avancés. Au lieu de quoi il prend ses objets et c'est tout. Si au moins il croyait en toi, ils auraient une valeur infinie pour lui. Mais tu as entendu ?...

– Laisse-le faire. 267.2 D'ailleurs, il y a du bois ici et la femme sera très heureuse qu'on l'emploie pour en tirer profit. Commande-moi un coffre, et je te le fabriquerai...

– Vraiment, Maître ? Mais tu as l'intention de travailler encore ?

– Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bois. Je suis un ouvrier consciencieux, dit-il en souriant plus ouvertement.

– Un coffre fait de tes mains ! Ah, quelle relique ! Mais que mettrai-je dedans ?

– Tout ce que tu veux, Manahen. Ce ne sera qu'un coffre.

– Mais c'est toi qui l'auras fait !

– Et alors ? Le Père lui aussi a fait l'homme, il a fait tous les hommes. Et pourtant, qu'est-ce que l'homme a mis en lui et qu'y mettent les hommes ? »

Jésus parle et travaille, cherchant çà et là les outils dont il a besoin, serrant l'étau, vrillant, rabotant, tournant, selon ses besoins.

« C'est le péché que nous y avons mis. C'est vrai.

– Tu vois bien ! Or, tu peux en être sûr, l'homme créé par Dieu a beaucoup plus de valeur qu'un coffre fabriqué par moi. Ne confonds jamais l'objet et l'action. Fais de mon travail une relique pour ton âme seulement.

– Que veux-tu dire ?

– En d'autres termes, donne à ton âme l'enseignement que tu tires de ce que je fais.

– Ta charité, ton humilité, ton activité, alors... Ces vertus, n'est-ce pas ?

– Oui, et fais de même à l’avenir.

– Oui, Maître. Mais tu me le fabriques, ce coffre ?

– Je te le fabrique. Mais attention : puisque tu y vois toujours une relique, je te le ferai payer comme tel. Au moins une fois, on pourra dire que j’aurai été moi aussi avide d’argent... Mais tu sais pour qui est cet argent... Pour ces orphelins...

– Demande-moi ce que tu veux, je te le donnerai. J’aurai du moins une excuse pour mon oisiveté, alors que toi, le Fils de Dieu, tu travailles.

267.3 – Il est dit : “ Tu mangeras ton pain arrosé par la sueur de ton front. ”

– Mais c’est dit pour l’homme coupable. Pas pour toi !

– Oh ! Un jour je serai le Coupable et j’aurai sur moi tous les péchés du monde. Je les emporterai avec moi à mon premier départ.

– Et crois-tu que le monde ne péchera plus ?

– Il le devrait... Mais il péchera toujours. A cause de cela, le poids que j’aurai sur moi sera tel qu’il me brisera le cœur. Car j’aurai tous les péchés commis depuis Adam jusqu’à aujourd’hui, et d’aujourd’hui à la fin des siècles. J’expierei tous les péchés des hommes.

– Et l’homme ne te comprendra et ne t’aimera pas encore... Crois-tu que Chorazeïn se convertira par cet enseignement silencieux et saint que tu es en train de donner par ton travail, accompli pour secourir une famille ?

– Non. Elle dira : “ Il a préféré travailler pour passer le temps et gagner de l’argent. ” Mais moi, je n’avais plus d’argent. J’avais tout donné. Je donne toujours tout ce que je possède jusqu’au dernier sou, et j’ai travaillé pour donner de l’argent.

– Et pour que Matthieu et toi mangiez ?

– Dieu y aurait pourvu.

– Mais tu nous as donné à manger.

- C'est vrai.
- Comment as-tu fait ?
- Demande-le au maître de maison.
- Je le lui demanderai certainement dès notre retour à Capharnaüm. »

Jésus rit paisiblement dans sa barbe blonde.

267.4 Un silence pendant lequel on n'entend que le grincement de l'étau serré sur deux pièces d'une roue.

Puis Manahen demande :

« Que comptes-tu faire avant le sabbat ?

– Aller à Capharnaüm attendre les apôtres. Il est convenu de nous réunir chaque vendredi soir et de rester ensemble tout le sabbat. Puis je donnerai les ordres. Et si Matthieu est guéri, il y aura six couples pour évangéliser. Sinon... Veux-tu y aller avec eux ?

– Je préfère rester avec toi, Maître... Me laisses-tu néanmoins te donner un conseil ?

– Parle. S'il est juste, je l'accepterai.

– Ne reste jamais tout seul. Tu as beaucoup d'ennemis, Maître.

– Je le sais. Mais crois-tu que les apôtres feraient grand-chose en cas de danger ?

– Ils t'aiment, je crois.

– Certainement, mais ce serait inutile. Si mes ennemis avaient l'idée de s'emparer de moi, ils viendraient avec des forces beaucoup plus grandes que celles des apôtres.

– Peu importe : ne reste pas seul.

– Dans deux semaines, je serai rejoint par de nombreux di-s-ciples. Je les prépare pour les envoyer eux aussi évangéliser. Je ne serai plus seul. Sois tranquille. »

Pendant qu'ils parlent ainsi, de nombreux curieux de Chorazeïn viennent jeter un coup d'œil, puis repartent sans rien dire.

« Ils sont étonnés de te voir au travail.

– Oui. Mais ils ne savent pas être humbles au point de dire : “ Il nous fait ainsi la leçon. ” Les meilleurs que j'avais ici sont avec les disciples, sauf un vieillard qui est mort. Peu importe. La leçon est toujours une leçon.

– Que diront les apôtres quand ils sauront que tu fais l'ouvrier ?

– Ils sont onze, car Matthieu s'est déjà prononcé. Il y aura onze avis différents et pour la plupart opposés. Mais cela me servira pour les instruire.

– Me permets-tu d'assister à ton instruction ?

– Si tu veux rester...

– Mais je suis un disciple, et eux des apôtres !

– Ce qui fera du bien aux apôtres sera utile aussi au disciple.

– Ils seront gênés d'être rappelés à la justice en ma présence.

– Ce sera bon pour leur humilité. Reste, reste, Manahen. Je te garde volontiers avec moi.

– Et moi, je reste volontiers. »

267.5 La veuve apparaît et dit :

« Le repas est prêt, Maître. Mais tu travailles trop...

– Je gagne mon pain, femme. Et puis... Voici un autre client. Il veut un coffre, lui aussi. Et il paie bien. L'emplacement du bois restera vide » dit Jésus en enlevant le tablier déchiré qu'il avait sur lui et en sortant de la pièce pour se laver à une bassine que la femme lui a apportée dans le jardin.

Avec un de ces sourires indécis qui affleurent après une longue période de pleurs, elle dit :

« Si l'emplacement du bois est vide, la maison est remplie de ta présence et mon cœur plein de paix. Je n'ai plus peur du lendemain, Maître. Et toi, n'aie pas peur que nous puissions t'oublier. »

Ils entrent dans la cuisine et la vision prend fin.

<p>EMV 268 – Joseph veut rester une journée avec Jésus. Leçon sur la charité</p>

268.1 Jésus, accompagné de Manahen, sort de la maison de la veuve en disant :

« Paix à toi et à ta famille. Après le sabbat, nous nous retrouverons. Adieu, mon petit Joseph. Demain, repose-toi et joue, ensuite tu m'aideras encore. Pourquoi pleures-tu ?

– J'ai peur que tu ne reviennes plus...

– Je dis toujours la vérité. Cela te déplaît tellement, que je m'en aille ? »

L'enfant acquiesce de la tête.

Jésus lui fait une caresse et dit :

« Un jour, c'est vite passé. Demain, tu restes avec ta mère et tes frères. Et moi, je reste avec mes apôtres et je leur parle. Ces jours-ci, je t'ai parlé à toi pour t'apprendre à travailler. Maintenant, je vais les trouver pour leur apprendre à prêcher et à être bons. Tu ne t'amuserais pas avec moi, seul enfant parmi tant d'hommes.

– Oh ! Je serais content parce que je serais avec toi.

– J'ai compris, femme ! Ton fils fait comme beaucoup, et ce sont les meilleurs. Il ne veut pas me quitter. Veux-tu me le laisser jusqu'à après-demain, me fais-tu confiance ?

– Ah, Seigneur ! Mais je te les donnerais tous ! Avec toi, ils sont autant en sécurité qu’au Ciel... Et cet enfant, qui était celui qui restait le plus souvent avec son père, a trop souffert. Il était présent, lui, au moment... Tu vois ? Il ne fait que pleurer et dépérir. Ne pleure pas, mon fils. Demande au Seigneur si ce n’est pas vrai, ce que je dis ! Maître, pour le consoler, je lui dis toujours que son père n’est pas perdu, mais seulement parti momentanément loin de nous.

– C’est la vérité. C’est exactement comme ta mère te le dit, mon petit Joseph.

– Mais je ne vais pas le retrouver avant de mourir. Et je suis petit. Alors, si je deviens aussi vieux qu’Isaac, combien de temps je dois attendre ?

– Pauvre enfant ! Mais le temps passe vite.

– Non, Seigneur. Cela fait trois semaines que je n’ai plus mon père, et cela me paraît si long, si long !... Moi, je ne peux pas me passer de lui... »

Il pleure sans bruit, mais avec une profonde peine.

« Tu vois ? Il est toujours comme ça. Et spécialement quand il n’est pas occupé par des choses qui l’absorbent. Le sabbat est un tourment. J’ai peur qu’il ne meure...

– Non. J’ai un autre enfant sans père ni mère. Il était amaigri et triste. Maintenant, auprès d’une brave femme de Bethsaïde, et avec la certitude de ne pas être séparé de ses parents, il s’est épanoui physiquement et spirituellement. Ce sera la même chose pour le tien, à la fois grâce à ce que je lui dirai, et parce que le temps est un grand médecin ; et puis, il sera plus tranquille quand il te verra toi-même être plus tranquille pour le pain quotidien.

268.2 Adieu, femme. Le soleil descend et je dois partir. Viens, Joseph. Salue ta mère, tes frères et ta grand-mère, et rattrape-moi au pas de course.
»

Sur ce Jésus s’en va.

« Et maintenant, que vas-tu dire aux apôtres ?

– Que j’ai un disciple ancien et un nouveau. »

Ils traversent Chorazeïn, très animée.

Un groupe d'hommes arrête Jésus :

« Tu t'en vas ? Tu ne restes pas pour le sabbat ?

– Non, je vais à Capharnaüm.

– Sans avoir dit un mot de toute la semaine ! Nous ne sommes pas dignes de ta parole ?

– Ne vous ai-je pas parlé pendant six jours de la meilleure façon qui soit ?

– Quand ? Et à qui ?

– A tous. De l'établi du menuisier. Des jours durant, j'ai prêché qu'il faut aimer son prochain et l'aider de toutes manières, spécialement quand il s'agit d'êtres faibles, comme les veuves et les orphelins. Adieu, vous autres, habitants de Chorazeïn. Méditez pendant le sabbat la leçon que je vous ai donnée. »

Et Jésus se remet en route, laissant les citadins interdits.

Mais l'enfant, qui rattrape Jésus en courant, réveille leur curiosité, et ils demandent à Jésus, qu'ils arrêtent une nouvelle fois :

« Tu emmènes le fils de la veuve ? Pourquoi ?

– Pour lui apprendre à croire que Dieu est Père et qu'en Dieu il retrouvera aussi le père qu'il a perdu. Et aussi pour qu'il y ait quelqu'un qui croie, ici, à la place du vieil Isaac.

– Avec tes disciples, cela fait trois personnes de Chorazeïn.

– Avec mes disciples, oui. Mais pas ici. Celui-là sera ici. Adieu. »

Et, tenant l'enfant entre Manahen et lui, il marche d'un bon pas dans la campagne en direction de Capharnaüm, tout en discutant avec Manahen.

268.3 Ils atteignent Capharnaüm, où les apôtres sont déjà arrivés. Assis sur la terrasse, à l'ombre de la tonnelle, autour de Matthieu, ils racontent ce

qu'ils ont fait à leur compagnon qui n'est pas encore guéri. Ils se retournent au léger bruit des sandales sur l'escalier et ils voient la tête blonde de Jésus émerger graduellement du muret de la terrasse. Ils courent vers lui, qui sourit... et restent pétrifiés en voyant que derrière Jésus il y a un pauvre enfant. Manahen monte aussi, magnifique dans son vêtement de lin blanc que fait ressortir davantage la beauté de sa ceinture précieuse, son manteau rouge feu de lin teint, si brillant qu'il paraît être en soie, à peine fixé aux épaules pour lui faire en arrière une sorte de traîne, son couvre-chef de byssus que retient un fin diadème d'or, une lame burinée qui coupe en son milieu son large front en lui donnant un peu l'air d'un roi d'Égypte. Sa présence arrête une avalanche de questions que les yeux expriment pourtant clairement. Mais après l'échange de salutations réciproques, les apôtres, assis maintenant près de Jésus, demandent : « Et lui ? » en montrant l'enfant.

« C'est ma dernière conquête : un petit Joseph, menuisier comme le grand Joseph qui m'a servi de père. Il m'est donc très cher, comme je lui suis très cher. N'est-ce pas, mon enfant ? Viens ici, que je te fasse connaître mes amis dont tu as tant entendu parler. Celui-ci, c'est Simon-Pierre : l'homme le meilleur qui soit pour les enfants. Et voici Jean : un grand enfant qui te parlera de Dieu même en jouant. Et cet autre, c'est Jacques, son frère, sérieux et bon comme un frère aîné. Celui-là, c'est André, le frère de Simon-Pierre : tu t'entendras tout de suite bien avec lui car il est doux comme un agneau. Et voici Simon le Zélote : il aime tellement les enfants sans père qu'il ferait, je crois, le tour de la terre pour aller les chercher, s'il n'était pas avec moi. Et puis voilà Judas, et avec lui Philippe de Bethsaïde et Nathanaël. Vois-tu comme ils te regardent ? Ils ont des enfants, eux aussi, et ils aiment les enfants. Et ces deux-là, ce sont mes frères, Jacques et Jude : ils aiment tout ce que j'aime, donc ils t'aimeront. Maintenant allons trouver Matthieu qui a mal au pied et pourtant n'a pas de rancœur contre les enfants qui, en jouant étourdiment, l'ont blessé avec un caillou pointu. N'est-ce pas, Matthieu ?

– Oh non Maître ! C'est le fils de la veuve ?

– Oui. Il est très brave, mais il est resté très triste.

– Ah, le pauvre enfant ! Je te ferai appeler Jacquot et tu joueras avec lui » et Matthieu le caresse en l'attirant par la main près de lui.

Jésus termine cette présentation par Thomas qui, en homme pratique, la complète en offrant au gamin une grappe de raisin qu'il détache de la tonnelle.

« Maintenant vous êtes amis » conclut Jésus en se rasseyant pendant que l'enfant mange son raisin en répondant à Matthieu qui le garde près de lui.

268.4 « Mais où as-tu été tout seul pendant toute la semaine ?

– A Chorazeïn, Simon-Pierre.

– ça, je le sais ! Mais qu'y as-tu fait ? Tu es allé chez Isaac ?

– Isaac l'Adulte est mort.

– Alors, chez qui ?

– Matthieu ne te l'a pas dit ?

– Non. Il a seulement dit que tu étais à Chorazeïn depuis le lendemain de notre départ.

– Matthieu est meilleur que toi. Lui, il sait se taire, et toi tu ne sais pas réfréner ta curiosité.

– Pas seulement la mienne : celle de tout le monde.

– Eh bien : je suis allé à Chorazeïn pour prêcher la charité en acte.

– La charité en acte ? Que veux-tu dire ? demandent plusieurs.

– A Chorazeïn, il y a une veuve avec cinq enfants et une vieille femme malade. Son mari est mort subitement près de son établi, laissant derrière lui la misère et des travaux inachevés. Chorazeïn n'a pas su faire preuve de la moindre pitié pour cette malheureuse famille. Je suis allé terminer les travaux et... »

Il se produit un brouhaha. C'est à qui demande, à qui proteste, à qui désapprouve Matthieu de l'avoir permis, à qui admire, à qui critique. Malheureusement, ceux qui critiquent ou protestent sont la majorité.

Jésus laisse passer l'orage comme il s'est formé, et dit pour toute réponse

:

« Je vais y retourner après-demain, et je le ferai jusqu'à ce que j'aie fini. Et je veux espérer que, vous au moins, vous comprendrez. 268.5 Chorazeïn est un noyau compact et qui est dépourvu de germe. Soyez, vous au moins, des noyaux qui ont un germe. Mon enfant, prête-moi la noix que Simon t'a donnée et écoute-moi, toi aussi.

Vous voyez cette noix ? Je la prends parce que je n'ai pas d'autres noyaux sous la main mais, pour comprendre la parabole, pensez aux noyaux des pignons, ou des palmiers, aux plus durs, à ceux des olives, par exemple. Ce sont des étuis fermés, sans fente, très durs, d'un bois compact. On dirait des écrins magiques que seule la violence peut ouvrir. Et pourtant, si on en jette un en terre – ou même simplement à terre, et qu'un passant l'enfonce, en marchant dessus, juste assez pour qu'il entre dans le sol –, qu'arrive-t-il ? La coque s'ouvre et produit des racines et des feuilles. Comment y arrive-t-il par lui-même ? Nous, nous devons frapper fort avec un marteau pour y parvenir, mais le noyau s'ouvre tout seul. Cette semence est-elle donc magique ? Non. Elle a, à l'intérieur, une pulpe. Oh ! C'est une chose bien faible, comparée à la dure coque ! Et pourtant elle nourrit une chose encore plus pe-tite : le germe. Et c'est lui qui fait levier, qui force, ouvre, et donne une plante avec des racines et des feuilles. Essayez de mettre en terre des noyaux, et puis attendez. Vous verrez que certains lèvent, d'autres pas. Sortez ceux qui n'ont pas poussé, ouvrez-les avec un marteau, et vous verrez qu'ils sont à moitié vides. Ce n'est donc pas l'humidité du sol ou la chaleur qui font s'ouvrir le noyau. Mais c'est la pulpe et plutôt l'âme de la pulpe : le germe qui, en se gonflant, fait office de levier et ouvre.

268.6 Voilà donc la parabole. Mais appliquons-la à nous.

Qu'ai-je fait qu'il ne fallait pas faire ? Nous nous sommes donc encore si peu compris, pour ne pas comprendre que l'hypocrisie est un péché et que la parole n'est que du vent si l'action ne vient pas la confirmer ? Qu'est-ce que je vous ai toujours répété ? “ Aimez-vous les uns les autres. L'amour est le commandement et le secret de la gloire. ” Et moi, qui prêche, devrais-je être sans charité ? Vous donner l'exemple d'un maître menteur ? Non, jamais !

Ah, mes amis ! Ce noyau dur, c'est notre corps. Il renferme la pulpe, c'est-à-dire l'âme, en qui se trouve le germe que j'y ai déposé. Il est fait d'éléments multiples, mais le principal, c'est la charité. C'est elle qui fait office de levier pour ouvrir le noyau et libérer l'esprit des contraintes de la matière en l'unissant à Dieu, qui est Charité.

On ne fait pas seulement la charité en paroles ou par de l'argent. On fait la charité avec la seule charité. Et que cela ne vous paraisse pas un jeu de mots : moi, je n'avais pas d'argent et les mots ne suffisaient pas dans ce cas. Il y avait là sept personnes, au bord de la faim et de l'angoisse. Le désespoir avançait ses griffes noires pour saisir et noyer. Le monde s'éloignait, dur et égoïste, devant ce malheur. Le monde montrait qu'il n'avait pas compris les paroles du Maître. Le Maître a donc évangélisé par ses œuvres. J'avais la capacité et la liberté de le faire. Et j'avais le devoir d'aimer pour tout le monde ces petits que le monde laisse sans amour. C'est tout cela que j'ai fait.

Pouvez-vous encore me critiquer ? Ou bien est-ce à moi de vous critiquer ? Qui plus est, en présence d'un disciple qui ne s'est pas scandalisé de venir au milieu de la sciure et des copeaux pour ne pas abandonner le Maître et qui, j'en suis convaincu, me sera devenu plus attaché en me voyant penché sur l'établi qu'il ne l'aurait été en me voyant sur un trône, et en présence d'un enfant qui m'a connu pour ce que je suis, malgré son ignorance, le malheur qui l'accable et son absolue virginité de connaissance du Messie tel qu'il est en réalité. Vous ne dites rien ? Ne vous contentez pas de vous mortifier, pendant que j'élève la voix pour redresser des idées erronées. C'est par amour que je le fais. Mais mettez en vous le germe qui sanctifie et ouvre le noyau. Sinon, vous serez toujours des êtres inutiles.

Ce que j'ai fait, vous devez être prêts à le faire. Pour l'amour du prochain, pour amener une âme à Dieu, aucun travail ne doit vous paraître trop lourd. Le travail, quel qu'il soit, n'est jamais humiliant. Alors que les actions basses, les faussetés, les dénonciations calomnieuses, les duretés, les injustices, l'usure, les calomnies, la luxure sont, elles, humiliantes. C'est cela qui mortifie l'homme. Et pourtant, cela se fait sans honte, même par ceux qui veulent se prétendre parfaits et qui ont été sûrement scandalisés de me voir travailler avec la scie et le marteau.

Ah, le marteau ! Ce marteau méprisable, comme il deviendra noble s'il sert à enfoncer des clous dans le bois pour fabriquer un objet qui donne à manger à des orphelins ! Ce marteau, sans noblesse, comme il paraîtra différent s'il est dans mes mains et dans un but saint, et comme ils voudront l'avoir, tous ceux qui maintenant se mettraient à crier au scandale à cause de lui ! O homme, créature qui devrais être lumière et vérité, comme tu es ténèbres et mensonge !

Mais vous, vous du moins, comprenez ce qu'est le bien, ce qu'est la charité, ce qu'est l'obéissance ! En vérité, je vous dis que nombreux sont les pharisiens et qu'ils ne sont pas absents parmi ceux qui m'entourent.

– Non, Maître. Ne dis pas cela ! Nous... c'est parce que nous t'aimons que nous ne voulons pas certaines choses !

– C'est que vous n'avez encore rien compris. 268.7 Je vous ai parlé de la foi et de l'espérance et je croyais qu'il n'était pas nécessaire de vous parler de la charité, parce que je l'exhale tellement que vous devriez en être remplis. Mais je vois que vous ne la connaissez que de nom sans en connaître la nature et la forme. De la même manière que vous connaissez la lune.

Vous rappelez-vous le jour où je vous ai dit que l'espérance est comme le bras transversal du doux joug qui soutient la foi et la charité, et qu'elle est le gibet de l'humanité et le trône du salut ? Oui ? Mais vous n'avez pas compris le sens de mes mots. Alors pourquoi ne pas m'en avoir demandé l'explication ? Moi, je vous la donne. C'est un joug, car elle oblige l'homme à rabaisser son stupide orgueil sous le poids des vérités éternelles, et c'est le gibet de cet orgueil. L'homme qui espère en Dieu son Seigneur humilie nécessairement son orgueil qui voudrait se proclamer " dieu ". Il reconnaît qu'il n'est rien et que Dieu est tout, qu'il ne peut rien et que Dieu peut tout, que, comme homme, il est poussière qui passe alors que Dieu est une éternité qui élève la poussière à un degré supérieur, en lui donnant une récompense d'éternité. L'homme se cloue à sa croix sainte pour parvenir à la Vie. Et il est crucifié par les flammes de la foi, de la charité, mais il est élevé au Ciel par l'espérance, qui est entre elles deux. Mais retenez bien cet enseignement : si la charité fait défaut, le trône est sans lumière et le corps, décloué d'un côté, pend vers la fange parce qu'il ne voit plus le Ciel. Il annule ainsi les effets salutaires de l'espérance et finit par rendre stérile la foi elle-même : en effet, détaché de deux des trois vertus théologiques, on tombe dans une faiblesse et dans un froid, tous deux mortels.

Ne repoussez pas Dieu, même dans les moindres choses. Or c'est repousser Dieu que de refuser une aide à son prochain à cause d'un orgueil païen.

268.8 Ma doctrine est un joug qui fait plier l'humanité coupable et c'est un maillet qui brise l'écorce dure pour en libérer l'esprit. C'est un joug et un maillet, oui. Néanmoins, celui qui l'accepte ne sent pas la lassitude que donnent les autres doctrines humaines et toutes les autres chaînes humaines. Celui qui

s'en fait frapper ne ressent pas la douleur d'être brisé dans son moi humain, mais il éprouve un sentiment de libération. Pourquoi cherchez-vous à en être délivrés pour la remplacer par tout ce qui est plomb et douleur ?

Vous avez tous vos souffrances et vos fatigues. L'humanité tout entière a des souffrances et des fatigues supérieures, parfois, aux forces humaines. Depuis l'enfant comme celui-ci qui porte déjà sur ses petites épaules un grand fardeau qui le fait ployer et enlève le sourire enfantin à ses lèvres et l'insouciance à son esprit qui, toujours humainement parlant, ne sera plus jamais celui d'un enfant, jusqu'au vieillard qui penche vers la tombe avec toutes les déceptions, les peines et les blessures de sa longue vie.

Mais c'est dans ma doctrine et dans la foi en moi que se trouve le soulagement de ces poids écrasants. C'est pourquoi on l'appelle la " Bonne Nouvelle ". Qui l'accepte et lui obéit sera bienheureux dès cette terre parce qu'il aura Dieu pour le soulager et les vertus pour lui rendre le chemin aisé et lumineux, comme s'il avait des sœurs pleines de bonté qui, en le tenant par la main, éclairent sa route et sa vie par des lampes allumées et lui chantent les éternelles promesses de Dieu jusqu'au moment où, laissant son corps fatigué tomber en paix sur la terre, il se réveille au Paradis.

Pourquoi voulez-vous, ô hommes, être fatigués, désolés, lassés, dégoûtés, désespérés, quand vous pouvez être soulagés et réconfortés ? Pourquoi vous aussi, mes apôtres, voulez-vous ressentir la lassitude de la mission, sa difficulté, sa sévérité ? Pourtant, si vous avez la confiance d'un enfant, vous pouvez n'avoir qu'un joyeux empressement, une lumineuse facilité pour l'accomplir, et comprendre, sentir, qu'elle n'est sévère que pour les impénitents qui ne connaissent pas Dieu, alors que, pour ceux qui lui sont fidèles, elle est comme une mère qui soutient sur le chemin, indiquant aux pieds incertains de son enfant les cailloux et les ronces, les nids de serpents et les fossés, pour qu'il les connaisse et n'y périsse pas.

268.9 En ce moment, vous êtes désolés. Votre désolation a eu un commencement bien misérable ! Vous vous êtes désolés d'abord de mon humilité comme d'un crime contre moi-même. Maintenant, vous êtes désolés parce que vous avez compris que vous m'avez peiné et que vous êtes encore bien loin de la perfection. Mais rares sont ceux chez qui cette seconde désolation est dépourvue d'orgueil : de l'orgueil froissé de constater que vous n'êtes encore rien alors que, par orgueil, vous voudriez être parfaits. Ayez seulement l'humilité consentie d'accepter ce reproche et de reconnaître que vous vous êtes trompés, en promettant dans votre cœur de vouloir la perfection

dans un but surnaturel. Et puis venez à moi. Je vous corrige, mais je vous comprends et je compatis.

Venez à moi, vous mes apôtres, et venez à moi, vous tous, hommes qui souffrez de douleurs matérielles, morales ou spirituelles. Ces dernières vous viennent de la souffrance de ne pas savoir vous sanctifier comme vous le voudriez pour l'amour de Dieu, avec empressement et sans revenir au mal. Le chemin de la sanctification est long et mystérieux, et parfois il s'accomplit à l'insu du voyageur qui marche dans les ténèbres avec le goût du poison dans la bouche : il s'imagine qu'il n'avance pas et ne boit pas de liquide céleste, mais il ignore que cette cécité spirituelle est un élément de perfection.

Bienheureux, trois fois bienheureux, ceux qui continuent à progresser sans jouir de la lumière et des douceurs, qui ne capitulent pas sous prétexte qu'ils ne voient et ne sentent rien, et qui ne s'arrêtent pas en disant : " Je n'avance pas, tant que Dieu ne me donne pas de délices. " Je vous le dis : le chemin le plus obscur deviendra très lumineux tout à coup, et il débouchera sur des paysages célestes. Le poison, après avoir enlevé tout goût pour les choses humaines, se changera en douceur de Paradis pour ces courageux qui diront, tout étonnés : " Comment cela ? Pourquoi une telle douceur et une telle joie me sont-elles accordées ? " C'est parce qu'ils auront persévéré et Dieu les fera exulter, dès cette terre, de ce qu'est le Ciel.

Mais en attendant, pour résister, venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et exténués, vous, mes apôtres, et avec vous que viennent à moi tous les hommes qui cherchent Dieu, qui pleurent à cause de la souffrance qu'ils subissent sur terre, qui s'épuisent dans la solitude, et je vous redonnerai des forces. Prenez sur vous mon joug. Ce n'est pas un fardeau. C'est un soutien. Embrassez ma doctrine comme si c'était une épouse bien-aimée. Imitz votre Maître qui ne se borne pas à la proclamer, mais fait ce qu'elle enseigne. Apprenez de moi qui suis doux et humble de cœur. Vous trouverez le repos de vos âmes parce que la douceur et l'humilité procurent le royaume sur la terre et dans les Cieux. Je vous l'ai déjà dit, les vrais triomphateurs parmi les hommes sont ceux qui les conquièrent par l'amour, or l'amour est toujours doux et humble. Je ne vous donnerais jamais à faire des choses qui dépassent vos forces, car je vous aime et je vous veux avec moi dans mon Royaume. Prenez donc mon insigne et mon uniforme, et efforcez-vous d'être semblables à moi et tels que ma Doctrine vous l'enseigne. N'ayez pas peur, parce que mon joug est doux et son poids est léger, alors que la gloire dont vous jouirez, si vous êtes fidèles, est infiniment puissante. Infinie et éternelle...

268.10 Je vous quitte un moment. Je vais avec l'enfant près du lac. Il y trouvera des amis... Ensuite nous romprons le pain ensemble. Viens, Joseph. Je vais te faire connaître les enfants qui m'aiment. »

EMV 269 – Adieu à la veuve

269.1 Même scène qu'à la vision précédente. Jésus prend congé de la veuve. Tenant déjà le petit Joseph par la main, il dit à la femme :

« Il ne viendra personne avant mon retour, à moins que ce ne soit un païen. Mais, s'il vient quelqu'un, retiens-le jusqu'à après-demain en lui disant que je serai là sans faute.

– Je le ferai, Maître. Et s'il y a des malades, je leur donnerai l'hospitalité comme tu me l'as enseigné.

– Adieu, alors ; et que la paix soit avec vous. Viens, Manahen. »

Par cette brève indication, je comprends que des malades et des malheureux en général l'ont rejoint à Chorazeïn et qu'à la leçon du travail Jésus a uni celle du miracle. Et si Chorazeïn reste toujours indifférente, c'est signe que c'est un terrain sauvage, qu'on ne peut cultiver. Cependant Jésus la traverse, en saluant ceux qui le saluent comme si de rien n'était, puis il reprend sa conversation avec Manahen, qui se demande s'il va repartir pour Machéronte ou rester encore une semaine...

Chalem

EMV 583 – Chalem demande à Jésus de mourir

583.20 – Et si nous marchions à la rencontre de ceux qui reviennent ? propose Jésus.

– Allons-y. »

Ils sortent dans le jardin et sont à mi-route quand Lazare demande :

« J'y pense, quand as-tu dîné ? Et où ?

– A prime.

– Mais le soleil va bientôt se coucher. Rentrons.

– Non, je n'en sens pas le besoin. Je préfère marcher. J'aperçois là-bas un pauvre enfant agrippé à la grille. Il a probablement faim. Il est pâle et déguenillé. Je l'observe depuis un moment. Il était déjà là quand le char est sorti, et il s'est enfui pour n'être pas vu et peut-être chassé. Puis il est revenu, et il regarde avec insistance vers la maison et vers nous.

– S'il a faim, il serait bon que j'aie chercher de quoi le nourrir. Va devant, Maître. Je te rejoins tout de suite. »

Et Lazare retourne sur ses pas en courant pendant que Jésus se hâte vers la grille.

583.21 L'enfant a un visage souffreteux et ingrat, où seuls brillent de beaux yeux vifs qui le regardent.

Jésus lui sourit doucement et lui dit, tout en poussant le verrou :

« Qui cherches-tu, mon enfant ?

– Tu es le Seigneur Jésus ?

– Je le suis.

– C'est toi que je cherche.

– Qui t'envoie ?

– Personne. Mais je veux te parler. Il y a plein de monde qui vient te parler. Moi aussi. Tu en exauces tant ! Alors, moi aussi. »

Jésus a fait jouer la fermeture et il prie l'enfant de lâcher les barres qu'il serre entre ses mains décharnées afin de pouvoir ouvrir. Le garçon s'écarte et, par ce geste, il remue son petit vêtement déteint sur son corps déformé. On voit alors que c'est un pauvre enfant rachitique, à la tête enfoncée dans les épaules à cause d'un commencement de gibbosité, et aux jambes écartées par une démarche mal assurée. Vraiment un petit malheureux. Il est peut-être plus âgé que ne le laisse penser sa taille, qui est celle d'un enfant de six ans

environ, alors que son petit visage est déjà celui d'un homme, un peu fané, avec le menton proéminent, presque le visage d'un vieillard.

Jésus se penche pour le caresser :

« Dis-moi donc ce que tu veux. Je suis ton ami. Je suis l'ami de tous les enfants. »

Avec quelle affectueuse douceur Jésus prend dans ses mains sa tête et dépose un baiser sur son front !

« Je le sais, c'est pour ça que je suis venu. Tu vois comme je suis ? Je voudrais mourir pour ne plus souffrir et pour ne plus appartenir à personne... Toi, qui en as tant guéri et qui as ressuscité des morts, fais-moi mourir, moi que personne n'aime et qui ne pourrai jamais travailler.

583.22 – N'as-tu pas quelque famille ? Es-tu orphelin ?

– Un père, oui, j'en ai un. Mais il ne m'aime pas, parce que je suis comme ça. Il a chassé ma mère et lui a donné un libelle de divorce, et il m'a chassé avec elle. Puis maman est morte à cause de moi, parce que je suis difforme.

– Mais avec qui vis-tu ?

– A la mort de maman, les serviteurs m'ont reconduit chez mon père, mais lui, qui s'est marié de nouveau et a de beaux enfants, m'a chassé. Il m'a donné à ses paysans, qui agissent comme leur maître pour lui plaire, et ils me font souffrir.

– Ils te frappent ?

– Non. Mais ils prennent plus soin des bêtes que de moi, et ils me méprisent. Et comme je suis souvent malade, je suis pour eux une source d'ennui. Je deviens de plus en plus difforme, alors leurs enfants se moquent de moi et me font tomber. Personne ne m'aime. Cet hiver, quand j'ai tant toussé qu'il me fallait des remèdes, mon père n'a rien voulu dépenser : il disait que ce que je pouvais faire de mieux, c'était de mourir. Depuis ce moment-là, je t'attends pour pouvoir te demander : " Fais-moi mourir ". »

Jésus le prend à son cou, sourd aux paroles de l'enfant qui lui dit :

« Mes pieds sont pleins de boue, et mon vêtement aussi, car je me suis assis en route. Je vais te salir.

– Tu viens de loin ?

– Des alentours de Jérusalem, car c'est là qu'habite celui qui me garde. J'ai vu passer tes apôtres. Je sais que ce sont eux, car les paysans ont commenté : " Voilà les disciples du Rabbi galiléen. Mais lui, il est absent. " Alors je suis venu.

– Tu es trempé, mon enfant. Pauvre garçon ! Tu vas de nouveau tomber malade.

– Si tu ne m'écoutes pas, qu'au moins la maladie me fasse mourir. Où m'emmènes-tu ?

– A la maison. Tu ne peux rester ainsi. »

583.23 Portant dans ses bras l'enfant, Jésus rentre dans le jardin. Il crie à Lazare, qui arrive :

« Referme le portail toi-même. J'ai ce gamin tout trempé dans les bras.

– Mais qui est-ce, Maître ?

– Je ne sais pas. J'ignore même son nom.

– D'ailleurs, je ne le dis pas, reprend le garçonnet. Je ne veux pas être reconnu. Je veux ce dont je t'ai parlé. Maman me confiait : " Mon fils, mon pauvre fils, moi je meurs, mais je voudrais que tu meures avec moi, car là-haut tu ne serais plus difforme au point de souffrir dans tes os et dans ton cœur. Là-haut, on ne se moque pas de ceux qui naissent malheureux, car Dieu est bon pour les innocents et les malheureux. " Tu m'envoies chez Dieu ?

– L'enfant veut mourir. C'est une triste histoire... »

Lazare, qui regarde fixement le petit garçon, s'exclame soudain :

« Mais ne serais-tu pas le petit-fils de Nahum ? N'est-ce pas toi qui restes assis au soleil, près du sycomore qui se trouve à la limite des oliviers de Nahum, et que ton père a confié à Josias, le gérant de son domaine ?

– C’est bien moi. Mais pourquoi l’as-tu révélé ?

– Mon pauvre enfant ! Ce n’est pas pour me moquer de toi. Maître, le sort d’un chien en Israël est moins triste que celui de cet enfant. S’il ne retournait plus à la maison d’où il est venu, personne ne partirait à sa recherche. Les serviteurs comme les maîtres sont des hyènes au cœur féroce. Joseph connaît bien l’histoire... Elle a fait grand bruit. Mais moi, à ce moment-là, j’étais tellement affligé à cause de Marie... Ensuite, après la mort de sa malheureuse épouse, ce garçon est venu chez Josias. Je le voyais en passant... On l’oubliait sur l’aire, au soleil ou au vent, car il a su marcher très tard... et toujours bien peu. Je ne sais pas comment, aujourd’hui, il a pu venir jusqu’ici. Qui sait depuis combien de temps il est en route !

– Depuis que Pierre est passé par là.

– Et maintenant, qu’en faisons-nous ?

– Moi, je ne retourne pas là-bas ! Je veux mourir, m’en aller. Grâce et pitié pour moi, Seigneur ! »

583.24 Une fois dans la maison, Lazare hèle un serviteur pour qu’il apporte une couverture et envoie Noémie pour soigner l’enfant, qui est livide de froid dans ses vêtements trempés.

« C’est le fils de l’un de tes ennemis les plus acharnés ! L’un des plus mauvais en Israël. Quel âge as-tu, mon enfant ?

– Dix ans.

– Dix ans ! Dix ans de souffrance !

– Et c’est assez ! » s’exclame Jésus en posant l’enfant par terre.

Il est bien difforme ! L’épaule droite est plus haute que la gauche, la poitrine ressort excessivement, le cou étroit s’enfonce dans les clavicules, les jambes sont torses...

Jésus le regarde avec pitié, pendant que Noémie le déshabille et l’essuie, avant de l’envelopper dans une chaude couverture. Lazare aussi l’observe avec commisération.

« Je vais le coucher dans mon lit, Seigneur, après lui avoir donné du lait chaud, dit Noémie.

– Mais tu ne me fais pas mourir ? Aie pitié de moi ! Pourquoi me laisser vivre pour être ainsi et tant souffrir ? » et il achève : « J'avais espéré en toi, Seigneur. »

On sent dans sa voix un reproche, une déception.

« Sois gentil, obéis, et le Ciel te consolera » répond Jésus

Et il se penche pour passer sa main sur les pauvres membres déformés en un geste de caresse.

« Porte-le au lit et veille-le. Ensuite... on pourvoira. »

On emmène l'enfant, en larmes.

« Et ce sont ces gens-là qui se croient saints ! » s'écrie Lazare en pensant à Nahum.

EMV 584 – Guérison de Chalem

584.2 C'est aujourd'hui jour de sabbat, et il ne viendra personne, pas d'étranger parmi nous, se réjouit André.

– Tu te trompes : il y a un hôte, un petit hôte. Il dort encore, Maître. Avoir un lit moelleux et l'estomac repu permet un bon sommeil. Je suis passé le voir. Noémie veille sur lui, dit Lazare.

– De qui s'agit-il ? Quand est-il venu ? Qui l'a amené ? Pourquoi en parles-tu comme si c'était un enfant ? demandent hommes et femmes.

– C'est un enfant, un pauvre enfant. C'est sa souffrance qui l'a conduit ici. Il était là, appuyé contre les barreaux de la grille, regardant vers la maison. Et le Maître l'a accueilli.

– Nous ne savions rien... Pourquoi ?

– Parce que ce petit garçon avait besoin de paix » répond Jésus, et son visage s'absorbe en une pensée profonde avant d'achever : « Et, dans la maison de Lazare, on sait se taire. »

Un serviteur vient dire quelques mots à Marthe, puis il se retire pour revenir avec les autres, qui apportent des plateaux garnis de bols et d'amphores de lait, et du pain avec du beurre et du miel. Tous se servent en s'asseyant çà et là sur les sièges épars.

584.3 Mais peu après, ils décident de se grouper de nouveau autour du Maître et de lui demander une parabole, “ une belle parabole ”, précisent-ils, “ sereine comme ce jour de Nisan. ”

« Je ne vais pas vous en raconter une, mais deux : écoutez donc.

(...)

584.5 – Et l'autre parabole ? Tu en as promis deux, intervient Jacques, fils d'Alphée.

– Elle ne va pas tarder... »

Et il montre la porte de la maison, fermée par le rideau que le vent remue lentement. Ce rideau s'écarte tout à coup, sous la main d'un serviteur, pour céder le passage à la vieille Noémie qui se précipite aux pieds de Jésus en s'écriant :

« L'enfant est redevenu normal ! Il n'est plus difforme ! Tu l'as guéri pendant la nuit. Il s'était réveillé, et je préparais le bain pour le laver avant de lui passer sa tunique et l'habit que j'avais cousu pendant la nuit en utilisant un vêtement que Lazare ne porte plus. Mais quand je lui ai dit : " Viens, mon enfant " et que j'ai soulevé les couvertures, j'ai vu que son petit corps, si déformé hier, n'était plus le même. Et j'ai crié. Sarah et Marcelle, qui ne savaient même pas qu'un enfant dormait dans mon lit, sont arrivées, et je les ai quittées pour courir te le dire... »

Tous cèdent à la curiosité, questionnent, expriment leur impatience de se rendre compte par eux-mêmes de la réalité du miracle...

Jésus apaise le brouhaha d'un geste. Il ordonne à Noémi :

« Retourne auprès de l'enfant. Lave-le, passe-lui son vêtement et amène-le-moi ici. »

(...)

Puis il se tourne vers ses disciples :

« Voici la seconde parabole, qu'on peut intituler : " La vraie justice n'agit ni par vengeance ni avec partialité. " »

Un homme, ou plutôt l'Homme, le Fils de l'homme, a des ennemis et des amis. Peu d'amis, beaucoup d'ennemis, et des ennemis dont il n'ignore pas la haine ni les pensées, et dont il connaît la volonté, qui ne reculera devant aucun acte, si horrible qu'il soit. En cela, ils sont plus forts que ses amis, dont la peur, la déception, ou encore une confiance excessive, font des béliers qui dissipent inutilement leurs forces. Ce Fils de l'homme, aux ennemis nombreux, et à qui on reproche tant de fautes qui ne sont pas vraies, a rencontré hier un pauvre enfant, le plus désolé des enfants, le fils d'un homme qui est son ennemi. Cet enfant était difforme et estropié, et il sollicitait une grâce étrange : celle de mourir. Tous demandent des honneurs et des joies au Fils de l'homme, la santé, ou encore la vie. Ce pauvre enfant demandait à mourir pour ne plus souffrir. Il a déjà connu toutes les souffrances de la chair et du cœur, car celui

qui l'a engendré et qui me hait sans raison, hait aussi l'innocent malheureux qu'il a engendré. Je l'ai guéri afin qu'il ne souffre plus, et pour que, au-delà de la santé physique, il puisse parvenir à la santé spirituelle. Sa petite âme aussi est malade. La haine de son père et le mépris des hommes l'ont blessée et privée d'amour. Il lui est seulement resté la foi dans le Ciel et dans le Fils de l'homme à qui, ou plutôt auxquels, il demande de mourir. Le voilà : vous allez l'entendre. »

584.6 L'enfant, peigné et lavé dans son petit vêtement de laine blanche que Noémie lui a cousu rapidement pendant la nuit, s'avance, tenu par la main de la vieille nourrice. Il est de petite taille, même si, n'étant plus courbé ni boîteux, il semble déjà plus grand qu'hier. Il a le visage irrégulier et un peu fané d'un enfant que la souffrance a rendu précocement adulte. Mais il n'est plus difforme. Ses petits pieds nus foulent le sol avec l'assurance d'un pas qui n'a plus trace de claudication ; ses épaules sont bien droites en dépit de leur maigreur; le cou effilé les dépasse et semble long quand on le compare à hier, quand il s'enfonçait dans les clavicules asymétriques.

« Mais... mais c'est le fils d'Hanne, lui-même fils de Nahum ! C'est un miracle gaspillé ! Tu crois que cela te suffira pour obtenir l'amitié de son père et de Nahum ? Tu les rendras plus haineux ! Ils souhaitaient seulement la mort de cet enfant, fruit d'un mariage malheureux, s'écrie Judas.

– Je n'opère pas des miracles pour me gagner des amis, mais par pitié pour les créatures et pour rendre gloire à mon Père. Je ne fais pas de distinction ni de calcul, jamais, quand je me penche avec pitié sur une misère humaine. Je ne me venge pas de celui qui me persécute...

– Nahum y verra un acte de vengeance.

– Je ne savais rien de cet enfant. J'ignore encore son nom.

– On l'appelle par mépris Mathusala ou Mathusalem.

– Maman m'appelait Chalem. Elle m'aimait, maman. Elle n'était pas méchante comme toi et comme ceux qui me haïssent, lance l'enfant avec un éclair dans les yeux, l'éclair de colère impuissante des hommes et des animaux trop longtemps torturés.

584.7 – Viens ici, Chalem, avec moi. Es-tu content d'être guéri ?

– Oui... mais j'aurais préféré mourir. D'une façon ou d'une autre, je ne serai pas aimé. Si maman vivait encore, ce serait beau. Mais maintenant... je serai toujours malheureux.

– Il a raison. Hier, nous avons rencontré cet enfant. Il nous a demandé si tu étais à Béthanie, chez Lazare. Nous voulions lui donner une obole, car nous pensions que c'était un mendiant, mais il n'en a pas voulu. Il était au bord d'un champ, dit Simon le Zélote.

– Toi non plus, tu ne le connaissais pas ? C'est étrange ! s'exclame Judas.

– Il est bien plus étrange que, toi, tu sois au courant de tout cela. Oublies-tu que j'ai été parmi les persécutés et ensuite parmi les lépreux, jusqu'au moment où je suis venu avec le Maître ?

– Et toi, oublies-tu que je suis l'ami de Nahum, l'homme de confiance d'Hanne ? Je ne vous l'ai jamais caché.

– Bien ! Bien ! Cela n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est ce que nous allons faire de cet enfant. Son père ne l'aime pas, c'est vrai. Mais il a toujours des droits sur lui. Nous ne pouvons pas lui enlever ainsi son fils sans le prévenir. Il faut être prudents et ne pas les heurter, puisqu'ils semblent mieux disposés envers nous » expose Nathanaël.

Judas a un grand rire sarcastique, sans en donner la raison.

584.8 Jésus, qui a placé l'enfant entre ses genoux, dit lentement :

« J'affronterai Nahum... Je n'en serai pas détesté davantage. Sa haine ne peut grandir. C'est impossible : elle est déjà à son comble. »

Annalia était jusqu'ici plongée dans une réflexion qui la réjouissait, de sorte qu'elle n'a rien dit. Mais elle intervient maintenant :

« Si j'étais restée, il m'aurait plu de le prendre avec moi. Je suis jeune, mais j'ai un cœur de mère...

– Tu t'en vas ? Quand ? demandent les femmes.

– Bientôt.

– Pour toujours ? Et où vas-tu ? Hors de la Judée ?

– Oui : loin, très loin, pour toujours. Et j'en suis extrêmement heureuse.

– Ce que tu ne peux faire, d'autres le pourront, si le père du petit garçon le cède.

– J'en parlerai à Nahum, si vous y tenez. C'est lui qui compte, plus que le vrai père. J'en parlerai demain, promet Judas.

– Si ce n'était pas le sabbat... je serais allé trouver ce Josias qui en avait la garde, dit André.

– Pour voir s'ils sont tristes de l'avoir perdu ? demande Matthieu.

– Je crois que si l'une de leurs abeilles s'égarait, ils en seraient plus affectés » bougonne entre ses dents Maximin, qui s'est approché depuis un moment.

584.9 L'enfant garde le silence. Il reste serré contre Jésus, étudiant les visages qui l'entourent, avec cette acuité de regard qu'ont souvent les enfants maladifs qui ont connu la souffrance. Il semble scruter les âmes plutôt que les visages et, quand Pierre l'interroge : " Que penses-tu de nous ? ", le garçonnet répond en glissant sa main dans celle de Pierre : " Tu es bon ", puis il corrige : " Tous bons. Mais... je voudrais ne pas avoir été reconnu. J'ai peur... »

Et il regarde Judas.

« ... de moi, n'est-ce pas ? Tu redoutes que je parle à ton père ? Il me faudra assurément le faire, si je dois lui demander de te laisser à nous. Mais il ne te reprendra pas !

– Je le sais. Mais il y a une autre chose... Je voudrais être loin, loin, là où va cette femme... Dans le pays de ma mère, il y a une mer bleue, au milieu de montagnes vertes. On l'aperçoit tout en bas, avec plein de voiles blanches qui volent sur elle, et de belles villes autour. Et sur les monts, il y a des grottes, où les abeilles sauvages font leur miel, sucré, si sucré. Je n'ai plus mangé de miel depuis que maman est morte et que j'ai été donné à Josias. Philippe, Joseph, Elise et les autres enfants, eux s'en régalaient, mais moi, non. S'ils avaient rangé le pot de miel en bas, je l'aurais pris, tant j'en avais envie. Mais ils le mettaient

sur de hautes étagères et je ne pouvais monter sur les tables comme le faisait Philippe. Moi, j'ai tant envie de miel !

– Oh ! mon pauvre enfant ! Je vais t'en chercher autant que tu veux ! » lance Marthe avec émotion.

Et elle s'éloigne rapidement.

584.10 « Mais d'où était sa mère ? demande Pierre.

– Elle avait des maisons et des propriétés près de Séphet. Fille unique, orpheline et héritière, déjà vieille, laide et légèrement boîteuse, elle était très riche. Par l'intermédiaire du vieux Sadoq, le fils du bien-aimé d'Hanne l'obtint en mariage... Ce contrat fut un véritable marché indigne, qui devait tout au calcul et rien à l'amour. Il vendit les biens de sa femme qu'il disait être trop éloignés d'ici, hormis une maisonnette qui appartenait auparavant à l'intendant, et que ce dernier avait reçue en cadeau de son ancien maître pour toute sa vie et celle de ses héritiers jusqu'à la quatrième génération. Il perdit tout en spéculations malheureuses. Néanmoins... pour ma part, je n'y crois pas. Je sais en effet qu'il possède, du côté de la rive, de belles terres... qu'il n'avait pas avant... Puis, après quelques années de mariage, alors que l'état de santé de son épouse déclinait déjà fortement, ce fils naquit... et ce fut un bon prétexte pour renvoyer la femme et en prendre une autre de la plaine de Saron, jeune, belle et riche... La divorcée se réfugia chez le vieil intendant et y mourut. Je ne sais pas pourquoi ils n'ont pas gardé cet enfant. Son père le considérait comme mort, explique Judas.

– Parce que Jean était mort et aussi Marie, et les enfants furent envoyés comme serviteurs autre part. Et qui devait me garder, puisque je n'étais pas fils et ne pouvais travailler ? Pourtant Michel et Isaac, et aussi Esther et Judith étaient bons, et ils le sont toujours. Quand ils viennent pour les fêtes, ils m'apportent des cadeaux, mais Josias me les prend pour ses propres fils.

– Cependant, ils ne veulent pas de toi ! lui rétorque Judas.

– Maintenant que je suis droit et fort, ils accepteront. Ce sont des serviteurs, eux ! Ils ne pouvaient pas, comme je l'ai dit, suggérer à leur propre maître : " Prends cet estropié malade. " Maintenant, ils le peuvent.

584.11 – Mais comme tu t'es enfui de chez Josias, comment leur serait-il possible de te retrouver ? » lui demande Barthélemy pour le faire réfléchir.

L'enfant est frappé par la justesse de l'observation, et il réfléchit — car son infirmité l'a fait mûrir tôt, comme elle a rendu précocement adulte son visage —, et c'est sur un ton désespéré qu'il s'exclame :

« C'est vrai ! Je n'y avais pas pensé.

– Retourne là-bas. Ils vont venir ces jours-ci...

– Là-bas ? Non. Je n'y retourne pas. Je le refuse absolument. Plutôt me tuer ! »

Il entre dans une furie sauvage qui le bouleverse, puis il se jette, en larmes, sur les genoux de Jésus, en s'écriant :

« Pourquoi ne m'as-tu pas fait mourir ? »

Marthe, qui revient avec un vase de miel, reste interdite devant cette désolation. Barthélemy, lui, est peiné de l'avoir provoquée et il s'en excuse :

« Je croyais donner un bon conseil, bon pour tous : pour l'enfant, pour toi, Maître, pour Lazare... Aucun de vous ni de nous n'a besoin d'une nouvelle haine...

– C'est vrai ! C'est un véritable ennui ! » s'écrie Pierre

Et, méditant sur la situation, il en tire pour lui-même des conclusions qui aboutissent à son léger sifflement habituel qui lui sert à exprimer son état d'âme en face de problèmes ardu, si difficiles à résoudre.

Les uns et les autres font diverses propositions, comme aller trouver Nahum, se rendre chez Josias et lui demander d'envoyer Michel et Isaac chez Lazare, ou dans un autre endroit où sera l'enfant, car il est prudent de ne pas faire haïr Lazare, plus qu'il ne l'est déjà à cause de son amitié avec Jésus. Ou encore ne rien dire à personne, et faire disparaître l'enfant en le confiant à quelque disciple sûr.

Judas ne parle pas. Il semble même étranger au débat. Il joue avec les houpes de son vêtement qu'il peigne et dépeigne du bout des doigts.

Jésus aussi se tait. Il caresse et calme l'enfant, et il lui relève la tête, en lui mettant dans les mains le petit pot de miel.

584.12 Chalem est un enfant, un pauvre enfant de dix ans qui a toujours souffert, mais il reste un enfant, même si la douleur lui a donné une certaine maturité, et devant un pareil trésor de miel, les dernières larmes font place à une stupeur extatique. Levant les yeux — des yeux noisette, grands, intelligents, qui constituent son unique beauté — et fixant alternativement Jésus et Marthe, il demande :

« Combien puis-je en prendre ? Une cuillère ou deux ? »

Et il montre la cuillère ronde en argent qu'il plonge lentement dans le miel blond.

« Autant que tu veux, mon enfant. Le reste, tu le prendras demain, ou plus tard. Tout est pour toi ! dit Marthe en le caressant.

– Tout est pour moi ! Oh ! je n'ai jamais eu autant de miel ! Tout est pour moi ! Oh ! »

Et il serre respectueusement le vase contre sa poitrine comme si c'était un trésor.

Mais ensuite, il sent que, ce qui est plus précieux que le miel, c'est l'amour qui le lui offre, alors il pose le petit pot sur les genoux de Jésus, puis lève les bras pour enlacer le cou de Marthe penchée sur lui et l'embrasser. C'est tout ce que peut faire sa reconnaissance, tout ce qu'il peut donner, lui, l'enfant abandonné qui n'a rien à lui.

584.13 Les autres cessent d'imaginer des projets pour observer la scène, et Pierre constate :

« Il est encore plus malheureux que Marziam, qui avait au moins l'amour de son grand-père et des autres paysans ! C'est bien vrai qu'il y a toujours des souffrances plus grandes que celles que nous avons déjà jugées immenses !

– Oui, l'abîme de la douleur humaine n'a pas encore découvert son fond. Qui sait combien de secrets il recèle encore... et qu'il cachera pour les siècles futurs ! dit Barthélemy, d'un air songeur.

– Tu n’as pas foi dans la Bonne Nouvelle, alors ? Tu ne crois pas qu’elle changera le monde ? Les prophètes l’annoncent, et le Maître le répète. Tu es un incrédule, Barthélemy ! » lance Judas avec une légère ironie.

Simon le Zélote lui rétorque :

« Je ne vois pas en quoi Barthélemy serait incrédule. La doctrine du Maître procurera du réconfort à tous les malheurs, elle modifiera aussi la férocité des us et coutumes, mais elle n’éliminera pas la souffrance. Les divines promesses des joies futures la rendront plus supportable. Il faudrait que tous aient le cœur que possède le Christ pour que la douleur soit abolie, ou du moins une grande partie de la douleur — car les maladies, les morts et les cataclysmes naturels demeureront —, mais... »

Judas l’interrompt :

« C’est en effet ce qui devrait se produire, sinon à quoi aurait servi la venue du Messie sur la terre ?

– C’est ce qui devrait se produire, disons-nous. Mais, dis-moi, Judas : est-ce que c’est le cas parmi nous ? Nous sommes douze, et depuis trois ans nous vivons avec lui, nous absorbons sa doctrine comme l’air que nous respirons. Eh bien ? Sommes-nous tous saints ? Que faisons-nous de différent de ce que fait Lazare, de ce que font Etienne, Nicolaï, Isaac, Manahen, et même Joseph et Nicodème, ou encore les femmes, et les enfants ? Je parle des justes de notre patrie. Tous ceux-ci, sages et riches, ou pauvres et ignorants, agissent comme nous : parfois bien, parfois mal, mais sans se renouveler complètement. Je t’affirme même que beaucoup nous sont supérieurs. Oui, beaucoup de ceux qui le suivent nous sont supérieurs, à nous, les apôtres... Et tu prétendrais que le monde entier prenne le cœur que possède le Christ, alors que nous, nous les apôtres, ne l’avons pas pris ? Nous sommes devenus plus ou moins meilleurs... Espérons du moins qu’il en est ainsi, car l’homme a du mal à se connaître et à connaître le frère qui vit à ses côtés. Le voile de la chair est trop opaque et épais, et la pensée de l’homme est trop attentive à ne pas se laisser pénétrer, pour que l’homme comprenne l’homme. Que ce soit en s’examinant soi-même ou en observant les autres, on reste toujours à la surface. La cause en est, dans le premier cas, que nous ne voulons pas nous connaître, pour ne pas souffrir dans notre orgueil ni devoir constater la nécessité de changer. Et dans le second cas, vis-à-vis d’autrui, notre orgueil d’examineur fait de nous des juges injustes, et l’orgueil de celui que l’on

examine le fait se fermer, comme une huître, sur ce qu'il est profondément, expose Simon le Zélote.

– Bien parlé ! Simon, tu as vraiment prononcé des paroles de sagesse ! » approuve Jude.

Les autres font chorus.

584.14 « Alors, pourquoi est-il venu, s'il ne doit rien changer ? » réplique Judas.

Jésus prend la parole :

« Beaucoup de choses changeront, mais pas tout. A l'avenir, ma doctrine aura toujours à se confronter à ce qui est à l'œuvre aujourd'hui, la haine de ceux qui n'aiment pas la Lumière. A la force de mes disciples s'opposera celle des disciples de Satan. Or ces derniers sont nombreux, et leur action revêt des aspects très divers. A ma doctrine immuable, parce que parfaite, combien de doctrines hérétiques, toujours nouvelles, seront opposées ! Que d'afflictions elles provoqueront ! Vous ne connaissez pas l'avenir. Vous avez l'impression que la souffrance que connaît le monde actuel est grande... Mais Celui qui sait voit des horreurs que vous ne seriez pas à même de comprendre si je vous les expliquais... Malheur, si je n'étais pas venu ! Venu pour donner aux hommes du futur un code qui réfrène les instincts chez les meilleurs, et une promesse de paix future ! Malheur, si l'homme n'avait pas, grâce à ma venue, des éléments spirituels capables de garder son âme en vie, avec la certitude d'obtenir une récompense !... Si je n'étais pas venu, avec la succession des siècles, la terre serait devenue un vaste enfer terrestre, l'espèce humaine se serait déchirée, et aurait péri en maudissant le Créateur...

– Le Très-Haut a promis de ne plus envoyer de châtiments universels comme le Déluge. La promesse de Dieu ne peut pas être prise en défaut ! dit Judas.

– Oui, Judas, c'est vrai. Et le Très-Haut n'enverra plus de fléaux universels comme le Déluge, mais les hommes se créeront eux-mêmes des fléaux de plus en plus atroces, par rapport auxquels le Déluge et la pluie de feu qui détruisit Sodome et Gomorrhe paraîtraient des châtiments dérisoires. Ah !... »

Jésus se lève en esquissant un geste de pitié angoissée pour les générations à venir.

584.15 « D'accord ! Tu sais... mais, en attendant, qu'allons-nous faire pour lui ? demande Judas en montrant l'enfant, qui déguste son miel à petites doses et semble tout à fait heureux.

– A chaque jour suffit sa peine. Demain le dira. Il est vain de se préoccuper du lendemain, alors que l'on ne sait même pas si on sera encore en vie.

– Je ne suis pas du même avis. Je soutiens qu'il nous faudrait savoir où nous allons loger, où nous consommerons la cène. Il y a beaucoup de problèmes à résoudre. Pendant que nous attendons, la ville se remplit. Et où irons-nous ? Pas à Gethsémani, pas chez Joseph de Sephoris, ni chez Jeanne. Chez Nikê ? Pas non plus ; ni chez Lazare. Où, alors ?

– Là où le Père préparera un refuge pour son Verbe.

– Tu crois que je veux savoir cela pour le rapporter à d'autres ?

– C'est toi qui en parles. Moi, je n'ai rien dit. Viens, Chalem. Ma Mère sait que tu es là, mais elle ne t'a pas encore vu. Viens, que je te conduise à elle.

– Mais elle est malade, ta Mère ? demande Thomas.

– Non. Elle prie. Elle a un grand besoin de prier.

– Oui, elle souffre beaucoup, elle pleure beaucoup, et elle n'a que la prière pour la consoler. Je l'ai toujours vue prier longuement. Dans les moments de plus grande douleur, elle vit de prière, pourrais-je dire... » explique Marie, femme d'Alphée, pendant que Jésus s'éloigne en tenant l'enfant par la main. Il est accompagné par Annalia, qu'il a invitée à aller avec lui voir Marie.

Alphée de Méroba

EMV 449 – Le petit Alphée mal aimé de sa mère

449.2 Un petit garçon pleure contre les genoux de Jésus.

« Pourquoi pleures-tu, Alphée ? » demande Jésus en se penchant pour l'embrasser.

Pas de réponse... mais les larmes redoublent.

« Il a vu les fruits, et il en veut, dit Judas, agacé.

– Oh ! le pauvre petit ! Il a raison ! On ne doit pas faire passer certaines choses sous les yeux des enfants, sans leur en donner un peu. Tiens, mon enfant. Ne pleure pas ! » dit Marie, femme d'Alphée.

Ce disant, elle prend un rameau mis dans un panier avec toutes ses feuilles et les grappes qui y sont encore attachées, et en détache une bien dorée.

« Je ne veux pas de raisin... »

Il pleure encore plus fort.

« Il veut sûrement de l'eau aromatisée au miel » dit Thomas

Et il lui offre sa gourde :

« Cela plaît aux enfants et leur fait du bien. Mes neveux aussi...

– Je ne veux pas de ton eau... »

Et il pousse des cris plus aigus et plus forts.

« Mais que veux-tu alors ? demande Jude, mi-sérieux, mi-fâché.

– Deux claques, voilà ce qu'il veut ! lance Judas.

– Pourquoi ? Pauvre enfant ! demande Matthieu.

– Parce qu'il est énervant.

– S'il fallait donner des gifles à toutes les personnes qui nous ennuient, on passerait sa vie à en donner, dit Thomas avec beaucoup de calme.

– Il ne se sent peut-être pas bien » déclare Marie Salomé, qui est parmi les disciples. « Des fruits et de l'eau, de l'eau et des fruits... Le corps en souffre.

– Mais lui, c'est déjà beaucoup s'il mange du pain, de l'eau et des fruits... Ils sont tellement pauvres ! dit Matthieu qui, par son expérience de percepteur, connaît toutes les finances de Capharnaüm.

– Qu'as-tu, mon petit ? Tu souffres ici ?... Pourtant tu n'as pas de fièvre, dit Marie, femme de Clopas, à genoux auprès de l'enfant.

– Oh ! Maman ! Mais c'est un caprice !... Tu ne le vois pas ? Tu les gâterais tous.

– Je ne t'ai pas gâté, mon Jude, mais je t'ai aimé. Et tu ne te rendais pas compte que je t'aimais jusqu'à te protéger contre la sévérité de ton père...

– C'est vrai, maman... J'ai eu tort de te faire des reproches.

– Ce n'est rien, mon fils. Mais si tu veux être apôtre, sache avoir des entrailles de mère pour les fidèles. Ils sont comme des enfants, tu sais... et il faut avoir pour eux une patience affectueuse...

– Tu as bien raison, Marie ! approuve Jésus.

449.3 – Nous allons finir par être instruits par les femmes » bougonne Judas. « Si ce n'est même par des païennes...

– Sans aucun doute. Elles vous dépasseront de beaucoup, si vous restez ce que vous êtes, et toi plus que tous, Judas. Tous te dépasseront sûrement : les petits, les mendiants, les ignorants, les femmes, les païens...

– Autant dire que je serai le roi des avortons, ce serait plus vite fait, répond Judas, qui rit jaune.

– Les autres sont en train de revenir... et ce sera l'heure de partir, n'est-ce pas ? » dit Barthélemy pour couper court à la scène dont souffrent plusieurs, chacun à sa manière.

Les pleurs du petit garçon atteignent leur maximum.

« Mais enfin ! Que veux-tu ? Qu'as-tu ? » fulmine Judas en le secouant rudement pour le détacher des genoux de Jésus auxquels l'enfant s'est agrippé et surtout pour passer son dépit sur l'innocent.

– Avec toi ! Avec toi !... Tu t'en vas... et les coups..., ça fait très mal !

449.4 – Ah !... Oh ! le pauvre petit ! C'est vrai ! Depuis qu'elle s'est remariée, les enfants du premier mari sont traités comme des gueux... comme s'ils n'étaient pas nés d'elle... Elle les envoie mendier, mais... il n'y a pas de pain pour eux... » dit la femme du maître de maison, qui semble bien connaître la situation et les responsables. Et elle achève : « Il faudrait que quelqu'un les adopte, ces trois abandonnés...

– N'en parle pas à Pierre, femme. Tu te ferais haïr à mort par sa belle-mère qui est plus que jamais remontée contre lui et nous tous. Ce matin même, elle a couvert d'insolences Simon et Marziam, et moi qui étais avec eux... dit Matthieu.

– Je n'en dirai rien à Pierre... Mais c'est ainsi...

– Et toi, tu ne les prendrais pas ? Tu n'as pas d'enfants... dit Jésus en la regardant fixement...

– Moi... Cela me plairait bien... Mais nous sommes pauvres... et puis... Thomas... C'est qu'il a des neveux... et moi aussi... et... et...

– Et surtout tu n'es pas disposée à faire du bien à tes semblables... Femme, hier tu traitais les pharisiens d'ici de durs de cœur, et les gens de la ville de revêches à ma parole... Mais que fais-tu de différent, toi qui me connais depuis plus de deux ans ? »

La femme baisse la tête en chiffonnant son vêtement, mais elle ne dit pas un mot en faveur de l'enfant qui pleure toujours.

449.5 « Nous sommes prêts, Maître, crie Pierre en arrivant.

– Ah ! être pauvre !... et persécuté !... » soupire Jésus en levant les bras en un geste de découragement...

– Mon Fils !... » dit pour le reconforter Marie, qui jusqu'alors s'était tue.

Et il suffit de cette parole pour consoler Jésus.

« Allez de l'avant avec les provisions. Moi, je vais avec ma Mère à la maison de l'enfant » ordonne Jésus à tous les apôtres.

Il s'éloigne avec sa Mère, qui a pris l'enfant à son cou, et ils prennent la direction de la campagne.

« Que vas-tu lui dire, mon Fils?

– Maman, que veux-tu que je dise à une femme qui, dans ses entrailles de mère, n'a même pas d'amour pour ceux qui sont nés de son sein?

– Tu as raison... Et alors?

– Et alors... Prions, ma Mère.»

Ils marchent en priant.

449.6 Une vieille femme les interpelle :

« Vous portez Alphée à Méroba ? Dites-lui qu'il est temps qu'elle s'en occupe. Ils deviendront forcément des voleurs... et ils sont comme des sauterelles là où ils arrivent... Mais c'est à elle que j'en veux, pas à ces trois malheureux... Ah ! que la mort est injuste ! Jacob n'aurait-il pas pu vivre et elle mourir ? Tu devrais la faire mourir, comme ça...

– Femme, tu n'es pas encore sage à ton âge ? Et tu dis cela alors que tu peux mourir à chaque minute ? En vérité, tu es aussi injuste que Méroba. Repens-toi et ne pêche plus.

– Pardon, Maître... C'est que sa conduite me fait déraisonner...

– Oui. Je te pardonne. Mais ne dis jamais plus de telles paroles, ne les pense même plus. Ce n'est pas par la malédiction que l'on répare les erreurs, mais par l'amour. Si Méroba mourait, le sort des enfants changerait-il ? Peut-être le veuf prendrait-il une autre femme et il aurait des enfants d'un troisième lit, et eux une marâtre... Plus pénible par conséquent serait leur sort.

– C'est vrai. Je suis vieille et sottre. Voici Méroba. Elle maugrée déjà... Je te quitte, Maître. Je ne veux pas qu'elle pense que je t'ai parlé d'elle. C'est une vipère... »

Mais la curiosité est plus forte que la peur de la " vipère ", et la vieille femme, tout en se tenant à distance de Jésus et de Marie, ne s'en écarte pas

tellement ; elle se penche pour arracher au bord du chemin de l'herbe, rendue humide par le voisinage d'une fontaine, pour écouter sans se faire remarquer.

449.7 « Te voilà ? Qu'as-tu fait ? A la maison ! Tu es toujours en vadrouille comme une bête errante, comme un chien sans maître, comme...

– Comme un enfant sans mère. Femme, tu sais que les enfants qui ne restent pas dans les jupes de leur mère lui rendent un mauvais témoignage ?

– C'est parce qu'ils sont méchants...

– Non. Je viens ici depuis trente mois. Auparavant, du vivant de Jacob et les premiers mois de ton veuvage, il n'en était pas ainsi. Puis tu as repris un mari... et avec le souvenir de ton premier mariage, tu as perdu aussi celui de tes enfants. Mais en quoi sont-ils différents de celui qui se forme actuellement dans ton sein ? N'as-tu pas porté ces enfants de la même manière ? Ne les as-tu pas allaités, peut-être ? Regarde ici cette colombe et vois quel soin elle prend de son petit... Et pourtant elle couve déjà d'autres œufs... Regarde cette brebis : elle n'allait plus l'agneau de la portée précédente parce qu'elle en porte déjà un autre. Et pourtant, vois comme elle lui lèche le museau et se laisse heurter le flanc par son agnelet plein de vie ? Tu ne me réponds pas ? Femme, pries-tu le Seigneur ?

– Certainement. Je ne suis pas païenne...

– Et comment peux-tu t'adresser au Seigneur qui est juste, si tu es injuste ? Et comment peux-tu aller à la synagogue et écouter les rouleaux parler de l'amour de Dieu pour ses enfants, sans ressentir de remords dans ton cœur ? Pourquoi gardes-tu le silence dans cette attitude arrogante ?

– Parce que je n'ai pas demandé ton sermon... et je ne sais pas pourquoi tu viens me harceler... L'état où je suis mérite le respect...

– Et pas celui de ton âme ? Pourquoi ne respectes-tu pas les droits de ton âme ? Je sais ce que tu veux me dire : qu'une colère peut mettre en danger la vie de celui qui doit naître... Mais ne te soucies-tu pas de la vie de ton âme ? Elle est plus précieuse que celle d'un enfant à naître... Tu le sais... Ton état peut se terminer dans la mort. Est-ce que tu veux affronter cette heure avec une âme troublée, malade, injuste ?

– Mon mari dit que tu es quelqu'un qu'il ne faut pas écouter. Je ne t'écoute donc pas. Viens, Alphée... »

449.8 Et elle fait mine de se retourner au milieu des cris de l'enfant qui sait déjà qu'il va au devant des coups et ne veut pas lâcher le bras de Marie. Celle-ci, en soupirant, cherche à convaincre la femme et s'adresse à elle pour lui dire :

« Je suis mère, moi aussi, et je peux comprendre bien des choses. Et je suis femme... Je sais donc comprendre les femmes. Tu passes par une mauvaise période, n'est-ce pas ? Tu souffres et tu ne sais pas souffrir... et ainsi tu t'aigris... Ma sœur, écoute. Si je te donnais maintenant le petit Alphée, tu serais injuste envers lui et envers toi. Laisse-le-moi pendant quelques jours, quelques jours seulement. Tu verras que, quand tu ne l'auras plus, tu soupireras après lui... parce qu'il est si doux d'avoir un enfant, que lorsqu'il s'éloigne de nous, nous nous sentons pauvres, glacées, sans lumière...

– Mais emporte-le ! Emporte-le ! Si seulement tu pouvais prendre les deux autres ! Mais je ne sais pas où ils sont...

– Je le prends, oui. Adieu, femme. Viens, Jésus. »

Marie se retourne rapidement et s'éloigne en sanglotant...

« Ne pleure pas, Maman.

– Ne la juge pas, mon Fils... »

Les deux phrases se croisent, toutes deux pleines de pitié, et puis dans une pensée unique, les lèvres s'ouvrent pour une même parole.

« S'ils ne comprennent pas l'amour naturel, peuvent-ils donc comprendre l'amour qui est dans la Bonne Nouvelle ? »

Ce Fils et cette Mère se regardent par dessus la petite tête de l'innocent, qui s'abandonne maintenant avec confiance et bonheur dans les bras de Marie...

« Nous allons avoir un disciple de plus que prévu, Maman.

– Et lui connaîtra des jours de paix...

449.9 – Vous avez vu, hein ? » leur dit la petite vieille. « Elle est sourde, sourde comme une cymbale défoncée... Je vous l'avais bien dit ! Et maintenant ? Et après? – Et maintenant, c'est la paix. Puis Dieu veuille que quelque cœur ait pitié... Pourquoi pas le tien, femme ? Une coupe d'eau donnée par amour est comptée au Ciel. Mais celui qui aide un innocent par amour pour moi... oh ! quelle béatitude pour ceux qui aiment les petits et les sauvent du mal ! »

La vieille femme reste pensive... et Jésus s'en va par un raccourci qui conduit au lac. En arrivant, il prend l'enfant des bras de Marie pour lui permettre de monter plus facilement dans la barque. Il soulève l'enfant aussi haut qu'il le peut pour le montrer et, avec un sourire lumineux, il dit à ceux qui sont déjà assis à bord :

« Regardez ! Cette fois, certainement, nous allons avoir une prédication fructueuse car nous avons un innocent avec nous. »

Puis il monte avec assurance sur la passerelle qui se balance, embarque et s'assied près de sa Mère, pendant que le bateau se détache du rivage en mettant tout droit le cap sur le sud-est, en direction d'Hippos.

EMV 450 – Sarah d'Aphéqua demande la garde de l'enfant

« Miracle ! Miracle ! Le fils d'Elise, abandonné par les médecins, le voilà guéri! Le Rabbi l'a guéri en lui mettant de la salive dans la gorge. »

Les cris des femmes deviennent encore plus stridents et plus aigus, et se mêlent aux hosannas puissants des hommes.

Jésus est littéralement assiégé, malgré sa grande taille. Les apôtres essaient par tous les moyens de le dégager. Mais en vain ! Les femmes disciples, avec Marie au milieu, sont séparées du groupe des apôtres. L'enfant, dans les bras de Marie, femme d'Alphée, hurle de peur. Ses cris attirent l'attention de plusieurs sur elles, et c'est l'habituel je sais-tout qui dit :

« Oh ! il y a aussi la Mère du Rabbi et celles des disciples !

– Lesquelles ? C'est qui ?

– Sa Mère, c'est celle qui est pâle et blonde, vêtue de lin ; et les autres, ce sont les plus âgées, dont l'une tient un bébé et l'autre a une corbeille sur la tête.

– Et le petit, qui est-ce ?

– Son fils, hein ! Ne l'entendez-vous pas l'appeler maman ?

– Le fils de qui ? De la plus âgée ? Ce n'est pas possible !

– De la jeune ! Tu vois qu'il veut aller vers elle ?

– Non. Le Rabbi n'a pas de frères. Je le sais de source sûre. »

450.5 Des femmes ont entendu la conversation et, tandis que Jésus, après s'être dégagé non sans peine, a réussi à rejoindre le brancard porté par les enfants et guéri la malade, elles se dirigent vers Marie avec curiosité.

Mais ce n'est pas cet intérêt qui anime l'une d'elle. Elle se prosterne aux pieds de Marie en disant :

« Au nom de ta maternité, aie pitié de moi. »

C'est la femme stérile.

Marie se penche sur elle :

« Que veux-tu, ma sœur ?

– Etre mère... Un enfant ! Un seul ! Je suis maudite à cause de ma stérilité. Je crois que ton Fils peut tout, mais j'ai une foi si grande en lui que je pense qu'étant né de toi, il t'a faite sainte et puissante comme lui. Maintenant, je t'en prie... pour tes délices de Mère, je t'en prie : rends-moi féconde. Touche-moi de ta main et je serai heureuse...

– Ta foi est grande, femme, mais c'est à Dieu qu'elle doit s'adresser de droit. Viens donc vers mon Jésus... »

Et, la prenant par la main, elle demande avec une insistance gracieuse la permission de passer pour rejoindre Jésus.

Les autres disciples la suivent dans le sillage qui s'ouvre parmi les gens, de même que les femmes accourues vers la Vierge ; tout en marchant, elles demandent à Marie, femme d'Alphée, qui est ce petit garçon qu'elle tient élevé au-dessus de la foule.

« Un enfant que sa mère n'aime plus ; il est venu chercher de l'amour auprès du Rabbi...

– Un enfant que sa mère n'aime plus !

– Tu as entendu, Suzanne ?

– Qui est cette hyène ?

– Hélas ! Et moi qui brûle d'en avoir ! Donne-le-moi, donne-le-moi, afin qu'un enfant m'embrasse au moins une fois ! »

Et Sella, la femme stérile, arrache presque le bambin des bras de Marie, femme d'Alphée, et le serre sur son cœur en cherchant à suivre Marie, déjà séparée d'elle, depuis le moment où Sella a abandonné la main de Marie pour prendre le petit.

450.6 « Jésus, écoute. Il y a là une femme qui demande une grâce : elle est stérile...

– Ne dérange pas le Maître pour elle, femme. Ses entrailles sont mortes » dit quelqu'un qui ignore qu'il s'adresse à la Mère de Dieu.

Puis, confus de son erreur quand il en est averti, il cherche à se faire tout petit et à disparaître pendant que Jésus lui répond ainsi qu'à la femme qui supplie :

« Je suis la Vie. Femme, qu'il te soit fait ce que tu demandes. »

Et il pose un instant sa main sur la tête de Sella.

(...)

Une femme d'environ quarante ans réussit à force de persévérance à se frayer un chemin jusqu'à Jésus et lui touche le coude.

« Que veux-tu, femme ?

– Cet enfant... j'ai appris... Je suis veuve et sans enfant... Souviens-toi de moi. Je suis Sarah d'Aphéqa, la veuve du marchand de vaisselle. Rappelle-toi. J'ai une maison près de la place de la fontaine rouge, mais aussi des vignes et un bois. J'ai de quoi offrir à quelqu'un de seul... et je serais heureuse...

– Je m'en souviendrai, femme. Que ta pitié soit bénie. »

EMV 451 – Leçon sur la famille

451.3 Voilà que Jésus apparaît sur le seuil de la maison qui l'accueillait, et il sourit en levant les bras pour bénir les patients habitants qui l'attendent.

« Que la paix soit avec vous tous.

M'attendiez-vous ? Craigniez-vous que je m'enfuisse sans vous saluer ? Je ne manque jamais à mes promesses. Aujourd'hui, je suis avec vous pour vous évangéliser et rester avec vous comme je l'ai promis, pour bénir vos maisons, vos jardins, vos barques, pour que chaque famille soit sanctifiée, de même que le travail. Rappelez-vous toutefois que ma bénédiction, pour être féconde, doit être aidée par votre bonne volonté. Et vous savez ce que doit être la bonne volonté qui doit animer une famille pour que la maison qui l'abrite soit sainte. L'homme doit être un chef, mais pas un despote, ni pour son épouse, ni pour ses enfants, ni pour ses serviteurs et, en même temps, il doit être le roi, le vrai roi, au sens biblique du mot. Vous souvenez-vous du chapitre 8 du premier livre des Rois ?

Les anciens d'Israël se rassemblèrent pour aller à Rama où résidait Samuel, et ils lui dirent : “ Te voilà devenu vieux et tes fils ne suivent pas ton exemple. Etablis-nous un roi pour qu'il nous juge, comme toutes les nations. ”

Roi veut donc dire “ juge ”. Le roi devrait être un juste juge pour ne pas faire de ses sujets des malheureux dans le temps à cause de guerres, d'injustices, d'impositions injustes, ni dans l'éternité à cause d'un royaume de mollesse et de vice. Malheur à ces rois qui manquent à leurs devoirs, qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre les cris de leurs sujets, qui ferment les yeux sur les plaies de la nation, qui se rendent complices de la souffrance du peuple par des alliances contraires à la justice pour renforcer leur puissance avec l'aide de leurs alliés !

Mais malheur aussi à ces pères qui manquent à leurs devoirs, qui sont aveugles et sourds devant les besoins et les défauts des membres de leur famille, qui sont pour elle une cause de scandale ou de douleur, qui s'abaissent pour les mariages à des compromis indignes pour s'allier à des familles riches et puissantes, sans réfléchir que le mariage est une union destinée à élever et à reconforter l'homme et la femme, en plus de la procréation. C'est un devoir, c'est un ministère, ce n'est pas un marché, ce n'est pas une souffrance, ce n'est pas un avilissement de l'un ou l'autre conjoint. C'est de l'amour, pas de la haine.

Que le chef de famille soit donc juste, sans duretés ni exigences abusives et sans indulgences ni faiblesses. Pourtant, si vous aviez à choisir entre un excès et l'autre, choisissez plutôt le second, car de celui-ci au moins, Dieu pourra vous dire : " Pourquoi as-tu été si bon ? " et ne pas vous condamner : en effet l'excès de bonté punit déjà l'homme à cause des vexations que les autres se permettent à son égard ; alors que Dieu vous reprocherait toujours la dureté, car c'est un manque d'amour envers les plus proches.

451.4 Et que la femme soit juste dans la maison envers son mari, ses enfants et ses serviteurs. Qu'elle témoigne à son époux obéissance et respect, reconfort et aide.

Obéissance tant que celle-ci n'implique pas le consentement au péché. L'épouse doit être soumise mais pas avilie. Faites attention, épouses, car le premier qui vous juge après Dieu, pour certaines complaisances coupables, c'est votre mari lui-même, qui vous y pousse. Ce ne sont pas toujours des désirs de l'amour, mais une épreuve pour votre vertu. Même s'il n'y réfléchit pas sur le moment, il peut venir un jour où votre époux se dira : " Ma femme est fortement sensuelle ", et il se mettra à vous soupçonner d'infidélité.

Soyez chastes dans le mariage. Faites que votre chasteté impose à votre époux cette retenue que l'on a pour tout ce qui est pur, et qu'il vous regarde comme sa semblable, non comme une esclave ou une concubine qu'on ne garde que pour le " plaisir " et qu'on rejette quand elle ne plaît plus. L'épouse vertueuse, je veux dire l'épouse qui, même après le mariage, garde ce " quelque chose " de virginal dans ses gestes, ses paroles, ses abandons affectueux, peut amener son mari à s'élever des sens au sentiment, pour qu'il abandonne la luxure et devienne vraiment avec elle " une seule chair ", qu'il traite avec la même attention qu'une partie de lui-même. Il est juste qu'il en soit ainsi, car la femme est " l'os de ses os et la chair de sa chair " : personne ne traite mal ses os et sa chair, on les aime au contraire. Ainsi, l'époux et l'épouse,

comme les deux premiers époux, se regardent et ne se voient pas dans leur nudité sexuelle, mais s'aiment par l'esprit sans honte avilissante.

Que l'épouse soit patiente, maternelle avec son mari. Qu'elle le considère comme l'aîné de ses enfants, car la femme est toujours mère et l'homme a toujours besoin d'une mère qui soit patiente, prudente, affectueuse et qui le reconforte. Bienheureuse la femme qui sait être la compagne de son conjoint, et en même temps sa mère pour le soutenir, et sa fille pour qu'il la guide. Que l'épouse soit travailleuse : le travail, en empêchant les rêves, est utile à l'honnêteté en plus d'être avantageux pour la bourse. Qu'elle ne tourmente pas son mari par de sottises jalouses qui n'arrangent rien. L'époux est-il honnête ? Une suspicion maladroite, en le poussant à fuir la maison, le mettra en danger de tomber dans les filets d'une prostituée. Il n'est pas honnête et fidèle ? Ce ne seront pas les emportements de la jalousie qui le corrigeront, mais bien une contenance sérieuse, sans bouderies ni grossièretés, digne et affectueuse — toujours affectueuse —, qui le font réfléchir et l'assagissent. Quand une passion a éloigné votre mari de vous, sachez le reconquérir par votre vertu, tout comme dans votre jeunesse vous l'avez conquis par votre beauté. Enfin, pour trouver la force de remplir ce devoir et de résister à la douleur qui pourrait vous rendre injuste, aimez vos enfants et ayez souci de leur bien.

451.5 Dans ses enfants, une femme possède tout : la joie, la couronne royale pour les heures heureuses où elle est réellement la reine de la maison et de son conjoint, et le baume dans les heures douloureuses où une trahison ou d'autres expériences pénibles de la vie conjugale lui flagellent le front et surtout le cœur avec les épines de sa triste royauté d'épouse martyre.

Etes-vous si avilies que vous désiriez divorcer pour retourner dans votre famille d'origine, ou trouver une compensation dans un prétendu ami qui désire jouir d'une femme et feint d'avoir pitié du cœur de celle qui a été trahie ? Non, femmes, non ! Ces enfants, ces enfants innocents, déjà troublés, attristés trop tôt par l'ambiance du foyer domestique qui a perdu sa sérénité, sa justice, ils ont leurs droits sur leur mère, sur leur père, sur le reconfort d'une maison où, si un amour a sombré, l'autre veille soigneusement sur eux. Leurs yeux innocents vous regardent, vous examinent et comprennent plus que vous ne le croyez, et ils forment leurs esprits d'après ce qu'ils voient et comprennent. Ne soyez jamais une cause de scandale pour vos enfants innocents, mais réfugiez-vous en eux comme derrière un rempart de pur diamant contre les faiblesses de la chair et les pièges des serpents.

Et que la femme soit une mère, une mère juste qui soit sœur en même temps que mère, amie en même temps que sœur, de ses fils et de ses filles, et un exemple, surtout, et en tout. Il lui faut veiller sur ses enfants, les corriger affectueusement, les soutenir, les faire réfléchir, et tout cela sans préférences, car les enfants sont tous nés d'une même semence et d'un même sein. Et s'il est naturel que les bons enfants soient aimés pour la joie qu'ils procurent, c'est aussi un devoir d'aimer — et s'il le faut d'un amour douloureux — les enfants difficiles, en se rappelant que l'homme ne doit pas être plus sévère que Dieu, qui aime non seulement les bons, mais aussi les mauvais. Il les aime pour essayer de les rendre meilleurs, de leur donner les moyens et le temps nécessaires, et les supporte jusqu'à leur mort, en se réservant d'être un juste Juge quand l'homme ne peut plus réparer.

451.6 Permettez-moi ici d'ajouter une remarque hors sujet, mais qu'il est utile que vous gardiez à l'esprit. Bien souvent, trop souvent, on entend dire que les mauvais ont plus de joie que les bons et que cela n'est pas juste. Je commence par vous dire : " Ne jugez pas selon les apparences ce que vous ne connaissez pas. " Les apparences sont souvent trompeuses et, sur la terre, le jugement de Dieu est caché. De l'autre côté, vous connaîtrez et vous verrez que le bien-être passager du mauvais lui a été accordé comme un moyen pour l'attirer au bien, et comme un paiement de ce peu de bien que même le plus mauvais peut faire. Mais quand vous verrez les choses dans la juste lumière de l'autre vie, vous saurez que le temps de la joie du pécheur est plus court que la vie d'un brin d'herbe né au printemps sur le bord d'un torrent que l'été dessèche. En revanche, un seul instant de gloire au Ciel est, pour la joie qu'il communique à l'âme qui en jouit, plus vaste que la plus triomphale vie d'homme qui ait jamais existé. N'enviez donc pas la prospérité du méchant, mais cherchez par votre bonne volonté à arriver à la possession du trésor éternel du juste.

451.7 Je reviens à ce que doivent être les membres d'une famille et les habitants d'une maison pour que ma bénédiction y reste féconde. Je vous demande, mes enfants, d'être soumis à vos parents, respectueux, obéissants pour pouvoir l'être aussi avec le Seigneur votre Dieu. Car, si vous n'apprenez pas à obéir aux petits commandements de votre père et de votre mère — que vous voyez —, comment pourrez-vous obéir aux commandements de Dieu, qui sont dits en son nom, mais que vous ne voyez ni n'entendez ? Et si vous n'apprenez pas à croire que celui qui vous aime, comme votre père et votre mère vous aiment, ne peut que commander des choses bonnes, comment pouvez-vous croire bon ce qui vous est transmis comme un ordre de Dieu ? Dieu aime, il est Père, savez-vous ? Mais justement parce qu'il vous aime et

désire vous avoir avec lui, mes chers enfants, il veut que vous soyez bons. Or la première école où apprendre à le devenir, c'est la famille. C'est là que vous apprenez à aimer et à obéir, et c'est de là que part pour vous le chemin qui conduit au Ciel.

Soyez donc bons, respectueux, dociles. Aimez votre père, même s'il vous corrige, car il le fait pour votre bien, et votre mère si elle vous éloigne d'actions qu'elle sait par expérience ne pas être bonnes pour vous. Honorez-les, en évitant de les faire rougir par vos mauvaises actions. L'orgueil n'est pas bon, mais il existe un saint orgueil, celui de dire : " Je n'ai pas fait de peine à mon père et à ma mère. " Cela, qui vous fait profiter de ce qu'ils soient près de vous de leur vivant, sera pour vous source de paix sur la blessure de leur mort. En revanche, les larmes qu'un enfant mauvais fait verser à ses parents creusent son cœur comme du plomb fondu, et malgré tout son effort pour endormir la blessure, elle le fait souffrir tant et plus quand la mort de l'un des parents empêche l'enfant de réparer... Ah ! mes enfants, soyez toujours bons, si vous voulez que Dieu vous aime.

451.8 Enfin, sainte est la maison où, grâce à la justice des maîtres, les serviteurs et les employés se rendent justes. Que les maîtres se souviennent qu'un mauvais comportement aigrit le serviteur et lui fait du mal, et que le serviteur n'oublie pas que son mauvais comportement dégoûte le maître. Que chacun se tienne à sa place, mais lié par l'amour du prochain, pour combler la séparation qui existe entre serviteurs et maîtres.

Alors la maison bénie par moi le restera, et Dieu y résidera. De la même façon, la bénédiction de Dieu — donc sa protection — demeurera sur les barques et les jardins, les outils de travail et les engins de pêche, quand, saintement adonnés au travail les jours permis et saintement voués au culte de Dieu pendant le sabbat, vous mènerez votre vie de pêcheur ou de maraîcher, sans frauder sur le prix ou le poids. Vous ne maudirez pas le travail et n'en ferez pas le roi de votre vie au point de le faire passer avant Dieu, car si le travail vous procure le gain, Dieu vous donne le Ciel.

451.9 Et maintenant, allons donc bénir les maisons, les barques et les rames, les jardins et les pioches, puis nous irons parler près du refuge de Jean avant qu'il aille trouver le prêtre. Car je ne reviendrai plus ici, et il est juste qu'il m'entende au moins une fois. Prenez le pain, le poisson et les fruits ; nous les porterons là-bas dans le bois, et nous mangerons en présence du lépreux guéri en lui donnant les meilleures portions pour que sa chair aussi soit en fête et qu'il se sente déjà comme un frère parmi ceux qui croient au Seigneur. »

Et Jésus se met en route, suivi des habitants de la bourgade et d'autres villes voisines où, peut-être, pendant la nuit, certains sont allés apporter la nouvelle que le Sauveur est sur cette rive.

EMV 452 – Alphée joue avec d'autres enfants et reste avec le groupe apostolique

Des gens qui souffrent ou qui sont affligés se tiennent à l'ombre propice des frondaisons et racontent à Jésus leurs angoisses. Patient et puissant, Jésus guérit, conseille ou reconforte. Plus loin, dans un petit pré, l'enfant de Capharnaüm, heureux, joue avec des gamins du village, et leurs cris de joie rivalisent avec le chant des nombreux oiseaux dans les feuillages. Leurs vêtements multicolores, qui s'agitent au gré de leurs courses sur l'herbe verte, les rendent semblables à de gros papillons qui voltigent de fleur en fleur.

[Plus tard, lors du repas]

(...) Tous mangent de bon appétit, dans la paix et la joie, et Marie s'occupe du petit Alphée avec une maternelle douceur. Une fois le repas terminé, Jésus se place entre les gens et l'ancien lépreux pour commencer à parler, tandis que les mères prennent dans leurs bras les enfants rassasiés de nourriture et de jeux, et les bercent pour les endormir, afin qu'ils ne troublent pas le discours.

EMV 454 – Alphée évolue sereinement avec les disciples. La méchanceté de Judas et l'insistance de Sarah d'Aphéca

Jésus prend congé des habitants d'Hippos, fermement décidé à ne pas retarder son départ, car il veut être à Capharnaüm pour le sabbat. Les gens s'éloignent à regret et certains s'obstinent à le suivre hors de la ville.

Parmi eux se trouve la femme d'Aphéqa, la veuve qui, dans la ville sur le lac, a prié le Seigneur de la choisir comme tutrice du petit Alphée, dont la mère ne veut pas. Elle s'est jointe aux femmes disciples comme si elle était l'une des leurs, et s'est désormais tellement liée d'amitié avec elles, qu'on la considère comme de la famille. En ce moment, la veuve est avec Salomé et ne cesse de s'entretenir avec elle à voix basse.

454.2 Plus en arrière se trouve Marie avec sa belle-sœur ; elles règlent leur pas sur celui de l'enfant, qui marche en leur donnant la main et qui s'amuse

à sauter sur le bord de chaque pierre du chemin, certainement construit par les Romains pour avoir des pavés aussi réguliers.

Et il rit, en disant à chaque fois :

« Tu vois comme j'y arrive ? Regarde, regarde encore ! »

C'est un jeu que, je crois, tous les enfants du monde ont fait quand ils tiennent par la main ceux qu'ils sentent être affectueux pour eux. Et les deux saintes créatures montrent un grand intérêt pour son jeu et le félicitent pour l'agilité qu'il montre en sautant.

Le pauvre petit s'est épanoui en quelques jours d'une vie paisible et affectueuse ; il a le regard joyeux des enfants heureux et son rire argentin le rend même plus beau, et surtout plus enfant. Il a perdu cette expression de petit homme prématuré et triste qu'il avait le soir du départ de Capharnaüm.

Marie, femme d'Alphée, le remarque et, entendant une parole de Sarah (la veuve), elle dit à sa belle-sœur :

« Il serait si bien avec elle ! A la place de Jésus, je le lui donnerais.

– Il a une mère, Marie...

– Tu appelles ça une mère ? Une louve est plus mère que cette malheureuse. »

La Vierge répond : « C'est vrai. Mais, même si elle ne se rend pas compte de ses devoirs envers son fils, elle a toujours un droit sur lui.

– Hmm ! Pour le faire souffrir ! Regarde comme il est mieux ! » dit Marie, femme d'Alfée.

La Vierge reprend : « Je le vois bien ! Mais... Jésus n'a pas le droit d'enlever des enfants à leur mère, pas même pour les donner à une autre qui les aimerait.

– Les hommes aussi n'auraient pas le droit de... Mais... suffit ! Moi, je sais.

– Oh ! Je te comprends... Tu veux dire : les hommes aussi n'auraient pas le droit de t'enlever ton Fils, et pourtant ils le feront... Mais en faisant cet acte

humainement cruel, ils susciteront un bien infini. Ici, au contraire, je me demande si ce serait un bien pour cette femme...

– Mais pour l'enfant, oui.

[Marie et Marie d'Alphée parlent de la prochaine mort de Jésus et la mère de Jude et de Jacques demande :]

Le Seigneur... Il m'aiderait, à cette heure, hein ? ... ou bien n'aidera-t-il que toi ?

– Il secourra toutes ses filles fidèles qui seront martyres en esprit, ou dans leur esprit et leur chair pour sa gloire.

– Mais qui doit être tué ? » questionne l'enfant qui, entendant cette conversation, a cessé de sautiller, et est resté tout ouïe.

Et il demande encore, mi-curieux, mi-effrayé, en regardant d'un côté et de l'autre dans la campagne solitaire qui s'assombrit :

« Il y a des voleurs ? Où ils sont ?

– Il n'y a pas de voleurs, mon enfant. Et personne, pour l'instant, ne doit être tué. Saute, saute encore... » répond la Vierge Marie.

(...)

454.6 La veuve d'Aphéqa s'avance et se prosterne :

« Et tu ne viendras pas chez moi, Seigneur ? Aphéqa aussi est pleine d'enfants de Dieu...

– La route est difficile, et le temps est court. Les femmes sont avec nous, et nous devons être de retour à Capharnaüm pour le sabbat. N'insiste pas, femme, s'interpose Judas sur un ton tranchant, comme pour la repousser.

– C'est que... Je voulais qu'il se persuade que je pourrais bien m'occuper de l'enfant.

– Mais il a déjà sa mère, tu comprends ? dit encore Judas, d'un air supérieur.

– Connais-tu des raccourcis entre Gamla et Aphéqa ? demande Jésus à la femme humiliée.

– Oh oui ! Le chemin est montagneux, mais bon ; il est frais parce qu'il passe au milieu des bois. Et puis, pour les femmes, on peut prendre des ânes : c'est moi qui paierai...

– Je viendrai chez toi pour te consoler, même si je ne peux te donner l'enfant parce qu'il a sa mère. Mais je te promets que, si Dieu juge bon que cet innocent mal aimé retrouve de l'amour, je penserai à toi.

– Merci, Maître. Tu es bon » dit la veuve en jetant sur Judas un coup d'œil qui veut dire : « Et toi, tu es mauvais. »

L'enfant qui a écouté et compris, au moins en partie, et qui s'est attaché à la veuve — elle l'a conquis par des caresses et par de bons morceaux —, répète exactement ce qu'elle a dit, un peu par un mouvement naturel de réflexion et un peu par cet esprit d'imitation propre aux enfants ; mais au lieu de se prosterner aux pieds de Jésus, il s'attache à ses genoux, et lève sa petite figure que blanchit la clarté de la lune :

« Merci, Maître, tu es bon. »

Mais il ne se borne pas à cela, il veut dire clairement ce qu'il pense, et achève :

« Et toi, tu es méchant. »

Et il donne un coup de pied à Judas pour qu'il n'y ait aucune erreur possible sur la personne.

454.7 Thomas éclate de rire, ce qui entraîne les autres à l'imiter :

« Pauvre Judas ! Il est vraiment dit que les enfants ne t'aiment pas ! Chaque fois que l'un d'eux te juge, c'est toujours aussi mal !... »

Judas a si peu de retenue qu'il montre sa colère, une colère injuste, sans proportion avec la cause et l'objet qui la provoquent ; pour se défouler, il arrache brutalement l'enfant des genoux de Jésus et le rejette en arrière tout en criant :

« Voilà ce qui arrive quand on joue la comédie en matière sérieuse. Ce n'est pas beau ni utile de traîner à sa suite des femmes et des bâtards...

– Tu ne peux pas dire cela. Son père — tu l'as connu toi aussi —, était un époux légitime et un juste, fait remarquer sévèrement Barthélemy.

– Eh bien ? N'est-il pas maintenant un vagabond, un futur voleur ? N'a-t-il pas suscité des conversations peu flatteuses sur nous ? On l'a cru fils de ta Mère... Et où est l'époux de ta Mère pour justifier un fils de cet âge ? Ou bien on le croit fils de l'un de nous, et...

– Cela suffit ! Tu parles le langage du monde. Or le monde parle dans la boue, aux grenouilles, aux couleuvres, aux lézards, à toutes les bêtes impures... 454.8 Viens, Alphée, ne pleure pas. Viens auprès de moi : je vais te porter dans mes bras. »

Grande est la peine de l'enfant. Toute sa douleur d'orphelin, d'enfant repoussé par sa mère, qui s'était apaisée pendant ces jours de paix, revient à la surface, bout, déborde. Plus que les égratignures qu'il s'est faites au front et aux mains, en tombant sur un terrain pierreux, égratignures que les femmes nettoient et embrassent pour le consoler, il pleure sa souffrance d'enfant mal aimé. Des sanglots longs, déchirants, en appelant son père mort, sa mère... Le pauvre petit !

Je pleure avec lui, moi que les hommes n'ont jamais su aimer, et comme lui, je me réfugie dans les bras de Dieu, aujourd'hui, anniversaire des funérailles de mon père ; aujourd'hui où une décision injuste me prive de la communion fréquente...

Jésus le prend, l'embrasse, le berce et le console tout en marchant en tête du groupe, avec l'innocent dans les bras, au clair de lune... Les larmes s'apaisent peu à peu et s'espacent, et on peut entendre dans le silence de la nuit la voix de Jésus qui lui dit :

« Je suis là, Alphée. Je suis là pour tous, pour te tenir lieu de père et de mère. Ne pleure pas. Ton papa est auprès de moi, et il t'embrasse avec moi. Les anges prennent soin de toi, comme s'ils étaient des mères. Tout l'amour, tout l'amour, si tu es gentil et sage, est avec toi... »

454.9 L'un des trois hommes venus d'Hippos dit alors :

« Le Maître est bon, et il attire à lui. Mais ses disciples, non. Moi, je m'en vais... »

Puis, on entend Simon le Zélote lancer à Judas :

« Tu vois ce que tu fais ? »

Seule la veuve d'Aphéqa reste parmi les femmes et soupire avec elles. On n'entend que le bruit des pas qui peu à peu s'affaiblit. En effet les trois habitants d'Hippos sont partis. Puis la troupe des disciples s'arrête près d'une vaste grotte qui est peut-être un abri pour les bergers, car le sol est jonché d'une couche de bruyères et de fougères coupées depuis peu qui isolent du sol humide.

« Arrêtons-nous ici. Rassemblons pour les femmes ce lit de la Providence. Nous, nous pouvons nous étendre là-dehors, sur l'herbe » dit Jésus.

C'est ce qu'ils font pendant que la pleine lune parcourt le firmament.

EMV 456 – Avertissement à Sarah d'Apéhqa

456.3 Ils voudraient bien le suivre encore et le retenir, mais Jésus veut rejoindre les femmes qui sont parties en avant sur des ânes, et il s'arrache à leur insistance en descendant rapidement par le chemin qu'il a pris la veille pour venir. Il ralentit seulement quand il passe près du chantier des travailleurs afin de lever la main pour bénir les malheureux, qui le regardent comme s'ils voyaient Dieu.

Au pied de la montagne, la route bifurque dans deux directions : l'une vers le lac, l'autre vers l'intérieur. C'est sur cette dernière que trottent les quatre ânes, en soulevant la poussière de la route brûlée par l'été et en secouant leurs longues oreilles. De temps à autre, une femme se retourne pour voir si Jésus les rejoint, et elles voudraient s'arrêter pour être avec lui, mais Jésus, de la main, leur fait signe de continuer pour échapper à la fournaise de la route découverte déjà envahie de soleil, et arriver à la forêt qui s'élève vers Aphéqa. Ces bois frais forment une voûte verte au-dessus de la route caravanière. Ils s'y enfoncent joyeusement en poussant un cri de soulagement. Aphéqa est beaucoup plus à l'intérieur que Gamla, dans les montagnes, aussi ne peut-on plus voir le lac de Galilée. D'ailleurs, on ne voit plus rien du tout, car la route monte entre deux hauteurs qui lui cachent la vue.

456.4 La veuve marche en avant pour indiquer le chemin le plus court, et elle quitte la route caravanière pour prendre un sentier qui grimpe à travers la montagne, encore plus frais et plus ombragé. Mais je comprends le motif de la déviation quand, se retournant sur sa selle, Sarah dit :

« Voilà : ces bois sont à moi. Ce sont des arbres de valeur. On vient en acheter de Jérusalem pour fabriquer des coffres pour les riches. Ce sont ici les vieux arbres, mais j'ai aussi des plants toujours renouvelés. Venez, et voyez... »

Et elle pousse son âne en bas à travers les fossés, puis en haut sur les monticules, et de nouveau en bas en suivant le sentier à travers ses bois où, en effet, il y a des zones d'arbres adultes déjà bons à abattre et d'autres peuplées de jeunes tiges tendres s'élevant parfois de quelques centimètres au-dessus de la terre, au milieu des herbes vertes, qui exhalent tous les parfums de la montagne.

« Ces lieux sont beaux et bien tenus. Tu es sage, dit Jésus en guise d'éloge.

– Mais pour moi seule... J'en prendrais plus volontiers soin pour un fils... »

Jésus ne répond pas.

Ils poursuivent leur route. Enfin apparaît Aphéqa, entourée de pommiers et d'autres arbres à fruits.

« Ce verger aussi m'appartient. J'en ai trop pour moi toute seule ! C'était déjà trop quand j'avais mon époux, et le soir, nous nous regardions dans la maison trop vide, trop grande, devant trop d'argent que nous procuraient trop de produits, et nous nous disions : " A qui servira tout cela ? " Et maintenant, je le répète avec d'autant plus de force... »

Toute la tristesse d'un mariage stérile ressort des paroles de la femme.

« Il y a toujours des pauvres... dit Jésus.

– Oh oui ! Ma maison s'ouvre à eux chaque jour. Mais après ?...

– Tu veux dire quand tu seras morte ?

– Oui, Seigneur. Je souffrirai de laisser — à qui ?... — le domaine dont j'ai pris tant de soin... »

456.5 Jésus esquisse un sourire plein de compassion, mais il répond avec bonté :

« Tu es plus sage pour les réalités de la terre que pour celles du Ciel, femme. Tu te préoccupes de ce que tes arbres poussent bien, sans que des clairières se forment dans tes bois. Tu t'affliges à l'idée que, plus tard, on n'en prendra pas soin aussi bien qu'aujourd'hui. Mais ces pensées sont peu sages, et même tout à fait dérisoires. Crois-tu que, dans l'autre vie, ces pauvres hochets que l'on nomme arbres, fruits, argent, maisons, aient de la valeur et qu'il sera affligeant de les voir négligées ? Corrige ta façon de voir, femme. Là-bas, on ne pense pas comme ici, dans aucun des trois royaumes. En enfer, la haine et la punition provoquent un aveuglement féroce. Au purgatoire, la soif d'expiation anéantit toute autre pensée. Dans les limbes, la bienheureuse attente des justes n'est profanée par aucun matérialisme. La terre est loin, avec ses misères ; elle n'est proche que pour ses besoins surnaturels, les besoins des âmes, pas ceux d'objets. C'est seulement par amour surnaturel que les trépassés, qui ne sont pas damnés, tournent vers la terre leur esprit et vers Dieu leurs prières, pour ceux qui sont sur la terre, et pas pour autre chose. Et quand ensuite les justes entreront dans le Royaume de Dieu, que veux-tu que soit désormais, pour quelqu'un qui contemple Dieu, cette prison misérable, cet exil qui a pour nom : terre ? Que peuvent signifier pour lui les babioles qu'il y a laissées ? Le jour pourrait-il regretter une lampe fumeuse quand le soleil l'éclaire ?

– Oh non !

– Dans ce cas, pourquoi soupirer après ce que tu laisseras ?

– Mais je voudrais qu'un héritier continue à...

– A profiter des biens terrestres, et trouver ainsi un obstacle à la perfection, alors que le détachement des richesses est une échelle pour posséder les richesses éternelles ? Tu vois, femme ? Le plus grand obstacle pour obtenir cet enfant, ce n'est pas sa mère avec ses droits sur son fils, mais ton cœur. Lui, c'est un innocent, un innocent triste, mais toujours un innocent qui, à cause de sa souffrance même, est cher à Dieu. Mais si tu en faisais un avare, un

cupide, peut-être un vicieux, à cause des moyens que tu as, ne le priverais-tu pas de la prédilection de Dieu ? Et pourrais-je, moi qui ai soin de ces petits, être un maître inconséquent qui, faute de réflexion, laisse se dévoyer un innocent disciple ? Guéris-toi d'abord toi-même, dépouille-toi de cette humanité qui t'opprime, libère ta justice de cette croûte matérialiste qui la déprime, et alors tu mériteras d'être mère. En effet, n'est pas mère seulement celle qui engendre ou qui aime un fils adoptif, le soigne et le suit dans ses besoins de créature animale. Sa mère aussi l'a engendré, mais elle n'est pas mère, car elle ne se soucie ni de sa chair, ni de son âme. On est mère surtout quand on se préoccupe de ce qui ne meurt plus, c'est-à-dire de l'âme, et non seulement de ce qui passe, autrement dit la matière. Et crois bien, femme, que celui qui aimera l'âme aimera aussi le corps, parce qu'il aura un amour juste : aussi sera-t-il juste.

– J'ai perdu ce fils, je le comprends...

– Ce n'est pas dit. Que ton désir te pousse à la sainteté, et Dieu t'exaucera. Il y aura toujours des orphelins dans le monde. »

EMV 457 – Sarah d'Aphéqa devient disciple et ira vivre à Capharnaüm

457.5 Jésus prend congé de la veuve, ou plutôt il le voudrait, mais elle s'agenouille et lui fait connaître son projet :

« J'ai décidé de laisser Samuel ici, il est meilleur comme serviteur que comme croyant, et de venir à Capharnaüm près de toi.

– Je quitterai Capharnaüm bientôt, et pour toujours.

– Tu as là-bas de bons disciples, pourtant.

– C'est vrai.

– J'ai pris cette décision... De cette façon, je te donnerai la preuve que je sais me détacher des richesses et aimer avec justice. J'emploierai l'argent qui s'entasse ici pour tes pauvres, et je considérerai comme premier pauvre l'enfant, si vraiment sa mère veut le garder tout en ne l'aimant pas. En attendant, voici. »

Et elle tend une lourde bourse.

« Que Dieu te bénisse de ses bénédictions et de celles de tes bénéficiaires. Tu as beaucoup progressé en peu de temps. »

La femme rougit. Elle regarde tout autour d'elle, puis elle avoue :

« Ce n'est pas moi qui ai fait des progrès. C'est ton apôtre qui m'a instruit. Celui-là, celui qui se cache derrière le jeune brun.

– Simon-Pierre, le chef des apôtres. Qu'est-ce qu'il t'a donc dit ?

– Il m'a parlé si simplement et si bien ! Il s'est abaissé, lui apôtre, à m'avouer que lui aussi, comme moi, avait eu des désirs injustes. Ah ! je ne peux le croire ! Pourtant, il s'est efforcé de devenir bon pour mériter ce qu'il désirait, et il y tend de plus en plus, pour ne pas transformer en mal le bien qu'il a obtenu. Tu sais, nous autres, les pauvres gens, nous comprenons mieux ce que nous nous disons entre nous... Je t'offense, Seigneur ?

– Non, tu rends gloire à Dieu par ta sincérité et par l'éloge que tu fais de mon apôtre. Agis comme il te l'a conseillé et que Dieu soit toujours avec toi, qui tends vers la justice. »

Il la bénit et, prenant la tête du groupe, il se dirige vers le nord-ouest, sous les vergers feuillus agités par un vent soudain.

<p>EMV 460 – Jésus attend que la mère d'Alphée vienne chercher son enfant</p>
--

460.1 « Tu ne reconduis pas l'enfant à sa mère ? demande Barthélemy à Jésus, qu'il trouve sur la terrasse, absorbé dans une profonde prière.

– Non, j'attendrai qu'elle revienne de la synagogue...

– Tu espères que le Seigneur lui parlera là-bas... et qu'elle... comprendra son devoir ? Tu penses en sage, mais elle n'est pas sage. Une autre mère serait accourue dès hier soir pour reprendre son enfant. Enfin... nous avons navigué sur une mer en tempête... Elle ne savait pas d'où nous venions... S'est-elle par hasard préoccupée de voir si son fils n'en avait pas souffert ? Elle vient peut-être ce matin ? Regarde combien de mères sont déjà debout, bien qu'il fasse jour depuis peu, empressées à étendre les vêtements de fête pour qu'ils finissent de sécher et que les enfants puissent les mettre propres pour le jour du Seigneur. Un pharisien dirait qu'elles font un travail servile,

parce qu'elles étendent ces petits vêtements. Moi, je dis qu'elles font un acte d'amour envers Dieu et envers leurs enfants. Ce sont de pauvres femmes pour la plupart. Regarde là, Marie de Benjamin et Rébecca de Michée. Et sur cette pauvre terrasse, Jeanne qui, patiemment, démêle les franges du pauvre vêtement de son garçon afin qu'il paraisse moins pauvre pour aller à la fonction sacrée. Et là aussi, sur la rive qui va être bientôt tout ensoleillée, Selida étend la toile encore grège, pour que paraisse fin ce qui est toujours un tissu grossier, beau seulement en raison des sacrifices qu'il lui coûte : tant de bouchées de pain enlevées à la faim qui la tenaillait pour les changer en filasse de chanvre. Et là-bas, n'est-ce pas Adina qui frotte avec des herbes le petit vêtement déteint de sa fillette pour qu'il paraisse plus vert ? Mais la mère d'Alphée, on ne la voit pas...

– Que le Seigneur change son cœur ! Il n'y a rien d'autre à dire... »

EMV 465 – Jésus avertit quelqu'un de Capharnaüm que Sarah d'Aphéca, Alphée et ses frères viendront ici

465.8 Jésus reste dans la cuisine avec Marziam et prend congé des maîtres de maison. Il ne dit à personne qu'il ne reviendra pas, pas plus à eux qu'aux habitants de Capharnaüm qui le voient et lui disent bonjour. Il se contente de les saluer, comme il le fait à chaque départ. Il s'arrête seulement chez Jaïre, mais le chef de la synagogue n'est pas rentré...

Il rencontre, près de la fontaine, la vieille femme qui habite à côté de la maison du petit Alphée et lui dit :

« Une veuve va bientôt venir ici. Elle te cherchera. Elle va s'établir ici. Sois une amie pour elle et aimez beaucoup l'enfant et ses frères... Faites-le saintement, en mon nom... »

EMV 490 – Jésus prend des nouvelles de Sarah d'Aphéca

Jésus s'informe pour savoir si la veuve d'Aphéca s'est établie à Capharnaüm et si elle a accepté l'orphelin de Giscala.

« Je ne sais pas, Maître, peut-être étais-je déjà parti... dit Jaïre.

– Oui, oui, il est venu une femme qui donne beaucoup de miel et de caresses aux enfants, et elle nous fait des fouaces. Les enfants qui venaient vers toi vont toujours manger chez elle. Et, le dernier jour, elle nous a fait voir

un tout petit garçon. Elle a acheté deux chèvres pour le lait et elle nous a dit que c'est un enfant du Ciel et du Seigneur. Elle n'est pas venue à la fête comme elle le voulait, car elle ne pouvait pas amener avec elle un bébé aussi petit. Et elle nous a demandé, à nous, de te dire qu'elle l'aimera avec justice et qu'elle te bénit. »

Les gamins de Capharnaüm gazouillent autour de Jésus, tout fiers de savoir, eux, ce que le chef de la synagogue ignore, et d'avoir, eux, servi d'ambassadeurs auprès du bon Maître, qui les écoute avec l'attention qu'il aurait pour des adultes, et qui répond :

« Et vous lui direz que, moi aussi, je la bénis et qu'elle doit aimer les enfants pour moi. Quant à vous, aimez-la bien, n'abusez pas de sa bonté, ne l'aimez pas seulement pour le miel et les fouaces, mais parce qu'elle est bonne : bonne au point d'avoir compris que celui qui aime un innocent en mon nom me rend heureux. Et imitez-la tous, les petits et grands, en vous rappelant toujours que celui qui accueille un enfant en mon nom a sa place marquée dans le Ciel. Car la miséricorde est toujours récompensée, même pour une seule coupe d'eau donnée en mon nom, mais la miséricorde dont on fait preuve envers les petits, en les sauvant non seulement de la faim, de la soif, du froid, mais aussi de la corruption du monde, est infiniment récompensée...

EMV 577 – Mort de la mère d'Alphée

Jude et Jean se regardent en silence. Ils observent Jésus et Marie. Mais Marie est tellement voilée par son manteau qu'on ne lui voit pour ainsi dire pas le visage, et Jésus semble ne pas avoir entendu. Ils parlent de Benjamin et de son avenir, ainsi que de la veuve Sarah d'Aphéqua, qui s'est établie à Capharnaüm et est la mère affectueuse, non seulement de l'enfant de Giscala mais aussi des petits enfants de la femme de Capharnaüm : celle-ci, après un second mariage, n'aimait plus ses enfants du premier lit puis est morte " si malheureusement qu'on a vraiment reconnu la main de Dieu dans sa mort ", aux dires de Marie Salomé.